Cinquième année — 1906

Revue Cosmique

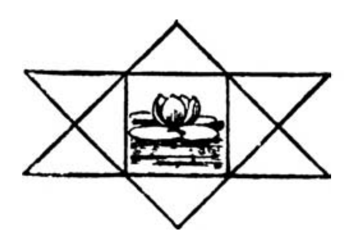
CONSACRÉE A LA

RESTITUTION DE LA TRADITION ORIGINELLE

SOURCE COMMUNE DES TRADITIONS RELIGIEUSES ET PHILOSOPHIQUES

DIRECTEUR : **AIA AZIZ**

Les pensées sont des formations.
La mortalité est temporaire et accidentelle, l'Homme a droit à l'Immortalité intégrale.



PUBLICATIONS COSMIQUES

PARIS — 19, Boulevard Morland, 19 — PARIS

5me ANNÉE. — No 1 JANVIER 1906

REVUE COSMIQUE

A nos Amis et Lecteurs

Avant que le premier numéro de la cinquième année de notre Revue arrive à nos lecteurs, une autre année aura paru sur le large horizon du temps, une année qui porte sur ses jeunes ailes, à peine couvertes de plumes, des conditions propres à la *réalisation de possibilités* dont la pensée même, la contemplation, même est calculée pour « relever » les mains découragées etfortifier les genoux affaiblis de façon qu'ils puissent « courir sans être fatigués, travailler sans défaillir ». Mais l'amélioration des atmosphères mentale, nerveuse et physique et d'autres conditions essentielles pour le progrès persistant par et à travers la vie vers l'individualisation de l'inteliigence, ne sont précieuses qu'en proportion de la réception et de la responsion individuelles à leur égard ; sans cette réception et cette responsion, les conditions les plus favorables seraient comme de l'eau pour le dur rocher, comme la graine pour la terre aride dans laquelle elle ne peut pas germer, comme la lumière solaire pour les aveugles, ou les mélodies et les harmonies pour les sourds. Il est évident que les deux choses essentielles à toute réception et responsion sont la sincérité, qui est le sol sans lequel aucune bonne graine ne peut germer, et le désir et le vouloir persistants pour le développement par la réception et la res-

ponsion ; n'oublions pas non plus le repos nécessaire pour assimiler les forces reçues et aussi pour fortifier et perfectionner le degré nerveux et spécialement son sous-degré, dont l'importance sera démontrée plus tard. Il est évident que personne ne peut désirer et vouloir obtenir ce dont il n'a aucune connaissance ; par conséquent, comme ceux qui étudient la Philosophie Cosmique l'auront depuis longtemps compris, il faut d'abord faire connaitre à ceux que les conditions de leur entourage ont depuis si longtemps aveuglés, trompés et paralysés, le rôle véritable et sans égal de l'homme dans le cosmos de l'être ; et, en faisant ainsi, former un noyau d'hommes de désirs, noyau qui sera comme un foyer pathétique, spirituel, intellectuel et vital, émanant continuellement des rayons qui, à mesure qu'ils sont reçus, qu'on y répond et qu'ainsi ils se diffusent, deviennent toujours de plus en plus puissants et étendus. Ce noyau sera capable de devenir un grand arbre de connaissance ; ceux qui s'assembleront sous son ombre pour se reposer ou pour manger de son fruit, pour leur sustentation, dans leurs labeurs, pourront sentienter la vaste différence qui existe entre le *non naturalisme* et le *naturalisme*, entre *la sentimentalité* et *la charité*, entre la *croyance* et *la connaissauce*, entre la *politique* et *la sagesse*. Ce foyer peut avoir pour centre la Sociologie Cosmique dont la lumière est la radiance une et indivisible de « Ce qui est à revêtir », de l'Unité qui n'est pas en forme, dont le vêtement et la manifestation est le cosmos intégral des formes.

Au nom et pour l'amour de la cause que nous servons, nous saluons avec une profonde affection, avec une grande joie ceux qui déjà forment le centre du noyau, la blanche lumière du foyer. Et parmi ceux-ci, principalement aux passives sensitives, nous offrons notre reconnaissance intégrale pour le dévouement noble et sans défaillance avec lequel elles allumèrent avec persistance et avec tant de zèle et nourrirent à grands frais intellectuels et psychiques

la lampe sacrée de la Charité et de la Vérité, qui illumine le sanctuaire, réfléchit et étend la radiance de la Divine Illumination du Pathétisme Indivisible, de l'Intelligence Suprême. Vraies filles d' « Hestia, » c'est vous et vous seulement qui pouvez nourrir le feu sacré du foyer du home, le feu sacré du pathétisme. non seulement dans le centre intime dont vous êtes la déesse, mais dans le centre de la terre qui est notre héritage et notre home, et ainsi nous mettre en rapport avec les centres pathétiques de l'empire sphérique faisant des matérialismes un home intégral. Que cette œuvre est grandiose !!!

Comme pour Hestia, de même pour ses filles rares et pures, il n'est point besoin de temples faits avec des mains, parce que leur temple est le pathétisme, voilé des vêtements spirituel, intellectuel et vital d'une beauté immortelle.

Vrai autant que beau, en son symbolisme, est l'arbre du laurier, l'emblème de la victoire, qui surombre le lieu du feu sacré (lumière active), qui ne pouvait être allumé et rallumé que par les rayons solaires, l'emblème de la lumière intégrale et indivisée ; car c'est la pure lumière que vous soutenez qui peut seule nous conduire vers la victoire.

Les filles d'Hestia sont celles aussi d'Hermès, non pas l'Hermès dégradé par la vulgarisation, mais en *Divinité de la nature*, à laquelle sont consacrés le palmier, l'emblème de la paix et de la satisfaction sans laquelle la paix n'existe pas, la tortue, l'emblème de la continuité de la vie, le nombre 4, ou le quaternaire, dont le symbolisme n'a besoin d'aucune explication, et le poisson (la multiplicité nerveuse).

A vous, filles d'Hestia, une avec Hermès, d'irriguer les palmiers ; de guider vers la continuité de l'existence individuelle intégrale, de sceller avec le signe quaternaire les quatre degrés de l'état physique pour qu'aucune puissance adverse n'y entre ; d'être, en dualité aurique,

comme un refuge pour la multiplicité, jusqu'à ce que la tempête soit passée et les eaux bercées au repos.

Encore une fois, c'est avec pathétisme que nous saluons les lecteurs de la *Revue Cosmique* et les nombreux correspondants, de divers pays, qui nous donnent des preuves continuelles de leur sympathie et de leur intérêt toujours croissant pour la Philosophie et le Mouvement Cosmique.

Nous adressons tout particulièrement à nos collaborateurs et à ceux qui, généreusement supportent la Revue dont le but est d'aider l'homme à penser par lui-même et ainsi d'effectuer sa propre émancipation, notre sincère et chaleureuse reconnaissance, en leur souhaitant la paix de l'Equilibre et du Bien.

Ceux qui observent les signes du temps ne peuvent pas manquer d'observer d'une part le pessimisme toujours croissant qui ombrage l'humanité, tel un brouillard miasmatique, cachant la clarté de la joie et de l'espérance, refroidissant l'ardeur du désir qui est l'aiguillon de la volonté et de l'énergie ; d'autre part, l'agitation et l'inquiétude toujours croissantes causées par le mécontentement de l'état actuel des choses.

Si peu desirables que soient ces effets immédiats, leur cause est en elle-même un signe de l'aube du jour intellectuel, qui, à mesure que sa lumière croitra, préparera la voie pour l'individualisation de l'intelligence, laquelle individualisation est le gage de l'intégrale immortalité.

L'âge de l'insouciante jouissance de la bonne nourriture, des commodes vêtements, des agréables résidences, etc., des riches, et du contentement de ceux qui travaillent pour du pain avec du pain, a été remplacé par l'ennui et le mécontentement. Il y a cent ans seulement que la majorité des hommes se contentait « d'emboîter le pas » à leurs pères sans soupirer pour rien ; sans rompre la routine d'existence, les croyants acceptaient sans questionner ce que leurs prêtres ou leurs pasteurs leur enseignaient au sujet de la vie d'au-delà, du voile et des moyens d'y

entrer sain et sauf : les commerçants se taisaient aussi longtemps que leur commerce était prospère : ceux qui étaient indépendants étaient fiers et satisfaits de leur autorité sur ceux qui dépendaient d'eux, et presque tout le monde, tacitement, acceptait le *statu quo* religieux, moral et social de son entourage comme une chose entendue. Maintenant tout est changé : de plus en plus nombreux deviennent les peuples, de toute classification intellectuelle et sociale, qui questionnent avant d'accepter des théories religieuses, qui réclament leur droit au pain de la connaissance, au lieu de la pierre de la croyance. Graduellement, mais sûrement les travailleurs de la mer (la mer houleuse de la vie) les plus évolués quittent l'état des bêtes contentes de suivre les chefs des troupeaux et cherchent comment ils peuvent le mieux être libres de suivre leur propre instinct, désir, volonté, intuition ou prédilection. Les âges d'or, d argent, de fer et autres âges qui sont supposés s'être succédés les uns aux autres, ont été remplacés par ce qu'un penseur a désigné, en raison du poids de pessimisme qui pèse si lourdement, par *l'âge du plomb*, au sujet duquel il a peut-être été écrit prophétiquement : « Toute joie est obscurcie ; la gaieté de la terre s'est enfuie » ; cependant en proportion, et même en raison du poids qui menace d'écraser ceux qui gisent dessous, comme le phénix légendaire s'élevant des cendres, s'élèvent la volonté et le désir de la lumière et de l'élasticité ; et ceux qui sont capables de regarder les choses telles qu'elles sont, parce qu'ils les regardent impersonnellement, comprennent que même lorsque le germe paraît mort dans la terre, le soleil de l'équinoxe du printemps gagne en puissance, et que le germe sentiente sa puissance, figurativement entend sa voix : « que votre vie soit manifestée » et sa vie est manifestée.

Le lever du soleil intellectuel est le gage de la réalisation d'une des possibilités la plus importante, le perfectionnement de la vie individuelle pour qu'elle soit propre à l'individualisation permanente de l'intelligence.

Vrai est le proverbe : Des brins de paille flottants montrent dans quel sens la rivière coule ; le mécontentement général et les efforts désordonnés et persistants avec lesquels les hommes cherchent à émerger de la phase apparamment dormante, quoique l'endurance et la lutte nécessitent la souffrance, sont un gage de l'aube du nouveau jour intellectuel, dans lequel la vie sera le moyen de l'individualisation permanente de l'intelligence et ensuite de la restitution ou de l'acquisition du corps glorieux. *Même l'ennemi à tête d'hydre, de l'humanité, actuellement connu comme la nervosité est un gage d'espoir, à l'égard de l'avenir prochain, parce qu'il prouve que le sous degré du degré nerveux de l'état physique sort de sa torpeur longue et lamentable, pour ainsi dire rené parmi les douleurs d'agonie et le cri de protestation qui souvent accompagne l'éveil dans un nouvel entourage et la sentientation de nouvelles conditions.*

La Philosophie Cosmique démontre que le degré nervo-physique de l'état physique est le lien intermédiaire direct entre le sous degré ou plus dense degré du degré nerveux et le vrai corps physique ou glorieux, qui furent par cet intermédiaire primordialemant si étroitement liés l'un avec l'autre que la privation de l'enveloppement extérieur ou corps glorieux priva le sous degré du degré nerveux, autant que ce fut possible, de son énergie, de sorte que non seulement le degré nervo-physique fut privé de son enveloppement protecteur, mais assujetti à l'affaiblissement du sous degré du degré nerveux qui, après la séparation restait sous certaines conditions en ce qui était conservé du corps nervo-physique, comme un gage de sa restitution.

Examinons la question posée à Ezéchiel : « Ces ossements desséchés peuvent-ils vivre ? » Scientifiquement considérée, cette question signifiait : Le sous degré du degré nerveux demeure-t-il avec eux ? et à cette question il fut répondu par l'affirmative, parce que sitôt que l'aura du grand sensitif entoura ceux qui étaient séparés depuis

longtemps, ils vécurent. Le temps qui, à l'égard de toute autre chose, est un si puissant révolutionnaire, est impuissant à changer certaines lois cosmiques primordiales, et maintenant comme aux jours d'Ezéchiel, le recouvrement et le développement des auras des hommes les plus évolués est une condition propre à l'évolution et à la conservation du sous-degré nerveux des plus sensitifs et des plus évolués des êtres humains.

Ainsi qu'il l'a déjà été remarqué, toute transition est généralement accompagnée de souffrance, et nous sommes maintenant à la veille de l'immense transition que les traditions de tous les âges, de toutes les nations et de tous les peuples ont prédite, une transition qui, apparemment, ne s'est jamais effectuée en l'humanité, depuis le temps de sa première décadence, *et la connaissance qu'il en est ainsi, la certitude que la marée, qui a été pendant si longtemps contre la barque de l'humanité, a tourné, et dorénavant aidera l'homme à s'avancer de plus en plus rapidement vers le port de ses espérances et de ses désirs, feront beaucoup pour lui apporter une heureuse nouvelle année, quoique les vagues ne soient pas si calmes, ni les vents si favorables qu'ils le seront bientôt.* Une aide des plus importantes, dans ce temps de transition, est de garder avec persistance en vue le fait que les travailleurs pour la restitution de l'homme et pour l'immortalité intégrale travaillent, endurent et luttent, *non pas pour l'acquisition de ce qui appartient à autrui, mais simplement pour ce qui est à eux de droit, parce que la terre intégrale (c'est-à-dire dans ses degrés physique, nerveux, psychique et mental, ou comme il est symboliquement décrit dans la tradition écrite, et partant voilée, les volatiles de l'air, les poissons de la mer, les bêtes des champs et les êtres qui se traînent sur la terre) est l'héritage légitime de l'homme, sur laquelle le Formateur forma l'homme pour qu'il ait la domination ;* justement comme la conscience (mal à l'aise) « makes cowards of us all » *nous rend tous des lâches*; de même la conscience du droit a pour effet un cou-

rage indomptable. L'homme est dans la situation de l'héritier d'un royaume, qui a été vendu en esclavage et qui au mieux ne fait que végéter, inconscient de ses capacités d'évoluer et de gouverner, de sorte que lui et un *autre qui est né pour servir, et n'est pas propre à autre chose, sont mis apparemment sur le pied d'égalité*, mais s'il y a espoir, devant les deux esclaves, d'obtenir la domination et que l'héritier est convaincu qu'il réclame ce qui est à lui, leur position change sur le champ.

Il a été à la mode depuis les derniers 1800 ans d'ouvrir devant l'humanité une perspective *qui commence par la condamnation et se termine par la tombe* et les soutiens des cultes, codes et coutumes ne se lassent jamais de crier à tue-tête : « Voici le chemin : marchez-y ».

La Philosophie ouvre devant l'humanité un autre et tout différent chemin : un chemin droit et sans fin *qui commence par l'évolution et conduit à l'immortalité intégrale*. La philosophie enseigne à l'homme la simple vérité si facile à comprendre, la vérité toujours ancienne et toujours nouvelle : « Vous êtes le temple vivant du Divin Habitant ». « Le royaume de Dieu est en vous ». « Le déséquilibre est entré dans le monde et la mortalité en est l'effet, mais ce qui est mortel doit revêtir l'immortalité ». Comme les plus denses formations matérielles meurent toutes (c'est-à-dire perdent la forme individuelle) de même ceux qui sont illuminés sont vivifiés intégralement. Or cette manifestation de l'intelligence et la vivification qui la suit dépendent de l'évolution individuelle parce que le moi patho-intellectuel est la lumière de chaque individu, de chaque moi humain, petit ou grand, en proportion de l'évolution des degrés de son état. D'où vient la valeur inestimable de la sincérité. D'où vient le poison mortel des religions, lois et coutumes et des moralités non naturelles *qui rendent la sincérité pratiquement impossible*.

Que personne ne se trompe, que personne ne soit décou-

ragé, parce qu'il n'a pas de temps à dévouer au repos et à l'étude, personne n'est responsable de conditions sur lesquelles il n'a aucun contrôle, mais seulement de celles qu'il se fait lui-même ou permet de lui être faites ; personne n'est consulté pour savoir s'il veut être conçu et naître, ni responsable du milieu dans lequel, sans aucun vouloir de sa part, il émerge, bien que très illogiquement, on attende de lui qu'il remercie Dieu et son père et sa mère de son existence, si dure et si amère qu'elle soit. Personne ne saurait régler son origine, ses capacités pathétiques, spirituelles, intellectuelles ou vitales, pas plus qu'il ne peut régler les conditions du milieu dans lequel il est né ; mais il est dans le pouvoir de chacun de faire le mieux qu'il peut : et une lumière claire et pure, si petite soit-elle, est de plus d'utilité qu'un arc électrique sous un boisseau ou voilé d'un dense brouillard. En outre, il arrive souvent qu'un philosophe ou qu'un enfant de génie gagne son pain durement à la sueur de son front, tandis que des sots règnent et font la législation ; mais aucune dureté ne peut éteindre la Divine Lumière pathétique ou intellectuelle, comme aucune panoplie de puissance ne peut l'accroître. Selon le témoignage d'un initié : « L'Illuminateur n'a point le respect des personnalités », et selon l'axiome de la Philosophie Cosmique : « Il n'y a qu'une royauté, qu'une aristocratie, celle de l'Intelligence ».

Nous avons reçu des lettres de personnes qui écrivent : « Je n'ai pas le temps de me dévouer même aux sujets donnés dans la Revue pour la méditation ». « Mon travail ne me permet pas de prendre une heure fixe pour le repos que vous recommandez continuellement ».

Avec bonne volonté et pratique il est souvent possible de méditer en travaillant et certaines occupations légères et agréables aident même à la méditation. En outre, un des plus bienfaisants effets de l'équilibre nerveux est celui décrit par Saül de Tarse... « J'ai appris en toutes conditions où je me trouve à être en repos, ne permettant à rien

d'extérieur de tromper ou de déranger mon intelligence, étant convaincu que ni les vicissitudes de la vie terrestre, ni aucune transition ne peuvent me séparer du Pathétisme et de l'intelligence universelle qui est en moi par l'intermédiaire de l'Aide Oint qu'en partie je revêts et manifeste ».

Il est vrai que certaines conditions sont apparemment favorables ou adverses à l'évolution individuelle ; mais rien ne peut arrêter le progrès des sincères et de ceux qui sont de bonne volonté, et plus les obstacles sont grands, plus est brillante la victoire, selon le dire d'un chef hiérarchique aux siens : « En proportion des obstacles que vous avez surmontés, est la radiance de votre couronne aurique ».

∴

Il nous paraît bon, au commencement de cette quatrième année de notre mouvement Européen et de la Revue qui est son unique organe, de répondre une fois pour toutes à certaines questions qui, de plus en plus fréquemment, surgissent au sujet de la Philosophie et du Mouvement Cosmique : « Est-ce du Brahmanisme ? Est-ce Sémite ? Est-ce le Christianisme Esotérique ? ou le Musulmanisme ? Est-ce le Polythéisme ? etc., etc. Nous ne pouvons pas trop instamment affirmer et constater, pour nos amis lecteurs, correspondants et pour tous ceux qui s'intéressent au mouvement (qui à la fois en Europe et en Amérique s'enracine fermement et avec persistanee) la première phrase de la Base de la Philosophie Cosmique : *Le Mouvement Cosmique est purement philosophique*, c'est-à-dire, il manifeste la pure lumière blanche (le soph ou sophia) de laquelle les sectaires de toute espèce ont pris quelques rayons de vérité, avec lesquels les fondateurs de schismes ont sentienté la plus grande affinité.

Les religiosismes et tous les autres ismes ont droit d'être

respectés en proportion du soph ou sophia qu'ils contiennent, et en proportion de cela seulement. Selon la conception revêtue de mots par le dernier des grands Initiés manifestés : « Vous dites ; Je suis de Cephas, je suis de Saül. Est-ce que Cephas s'est premièrement sacrifié pour vous ? Avez-vous été initiés au nom de Saül ? Brah, le manifestant Azerte des forces manifestées de l'Un et Indivisible, est-il divisible ? » Nous ne cherchons aucuns prosélytes mais plutôt désirons que chacun manifeste en sincérité la lumière qu'il trouve dans sa spéciale secte, *aussi longtemps que cela le* SATISFAIT. La Philosophie Cosmique est pour ceux qui n'ont jamais été ou qui cessent d'être satisfaits.

L'intelligence individuelle est la mesure de la soif individuelle pour la connaissance qui conduit vers la sagesse. La Philosophie et le Mouvement. Cosmiques ne sont calculés pour inquiéter personne : l'évolution de certains rares individus de l'immensité protoplasmique ou des classifications variées ne dérange pas la vaste majorité qui est contente du statu quo ; par conséquent, à nos nombreux correspondants d'apparente bonne volonté qui nous disent que tandis qu'ils perçoivent la vérité et la beauté de la Philosophie Cosmique, ils ne peuvent l'accepter qu'en proportion de son accord avec leur atavisme religieux, moral ou social qui les contente, nous répondons : « *Restez dans et avec ce qui vous satisfait* », et cela parce que la Philosophis Cosmique soutient que l'infusion des forces *non naturelle parce que non désirée*, et le conséquent développement anormal, est une violation de l'unique loi, celle de la charité. Comme un dé ne peut pas contenir le contenu d'une cuillère, un lac celui d'une mer ou une mer celui d'un océan, de même en est-il pour les classifications variées de l'humanité : la plénitude est la satisfaction, et en proportion de la fixité ou non élasticité, est la probabilité du manque de plénitude. En proportion de l'élasticité et par conséquent de l'expansion est le sentiment de la plénitude, de la satisfaction qui

est l'effet de l'union et par conséquent de la sentientation et de la responsion vis-à-vis de l'Illumination qui habite en nous, libre, sans borne, insondable, éternelle. Sous le surombrement violet de la puissance protectrice, en proportion de leur sincérité, soit l'expansion individuelle des nôtres qui, ensemble avec nous, travaillent et endurent, pour la restitution de la terre et de l'homme, qui courent et luttent pour ce grand prix : La manifestation de la Divinité, c'est-à-dire la radiance pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale dans et par l'humanité, manifestation qui est le gage de cette sociologie cosmique qui est dans toutes les classifications de formations l'équilibre ou le repos, non pas le repos de la *soi-disant inertie*, mais le repos qui rend celui qui y aspire capable de monter la gradation immédiatement au-dessus de lui.

Que la nouvelle année apporte à chacun une conception plus élevée, un idéal plus pur et les conditions convenables pour matérialiser ces conceptions, de sorte qu'il puisse constater que l'*idéal* est devenu le *réel*.

Exposé supplémentaire de la base de la Philosophie Cosmique

Axiome XV

« *Il n'y a point de mal ; ce qui est ainsi appelé n'est que le déséquilibre dont la cause est l'excès.* »

Cet axiome contient le raisonnable fondement de la charité et de la justice, le raisonnable soutien de toute expansion ou élasticité. En effet, si on accepte les points suivants : il n'y a point de mal ; ce qui est ainsi appelé n'est que le déséquilibre, dont la cause est l'excès ; les formations terrestres de la densité nervo-physique comprennent quatre classifications, savoir : la minérale, la végétale, l'animale, et la psycho-intellectuelle ou divine humaine ; parmi ces quatre, en ordre, il n'y a point de division ; ces classifications prennent leurs divers rangs dans le cosmos de l'être en proportion de leur intelligence qui manifeste l'illumination qui y habite, en son rapport immédiat avec les degrés d'être physique, nerveux et nervo-physique et par l'intermédiaire de ceux-ci ; si on accepte ces points, il s'ensuit que ce qui est le déséquilibre, dont la cause est l'excès, dans tel ordre d'êtres ne l'est pas dans tel autre, et que personne ne peut juger justement, à moins qu'il ne soit capable de se mettre à la place mentale, psychique, nerveuse et physique de celui qu'il juge. Il s'ensuit que la conception de l'équilibre dans les formations intégrales est proportionnée à leur capacité de réception et de responsion vis à vis de l'Illumination de l'Equilibre éternel, et que cette conception est la mesure de la responsabilité des formations, individuellement et collectivement.

La conscience intérieure ou patho-intellectuelle, et partant naturelle, du déséquilibre individuel, et le désir et le vouloir sincères de rectifier ce déséquilibre sont le point de départ de toute phase d'évolution progressive et de l'ordre. La conscience forcée extérieure, et partant non naturelle, du déséquilibre, qui est l'effet d'une conscience infusée, est le foyer de tromperie et de confusion. Or presque partout dans le monde non stationnaire de l'être il ne peut pas être mis en doute par ceux qui observent leur entourage librement, c'est-à-dire sans idées préconçues ou parti pris, que sa conscience de déséquilibre est du dernier genre plutôt que du premier : et que les souffrances du monde non stationnaire de l'être, spécialement des déséquilibrés, animaux et hommes-animaux, naissent de l'infusion non naturelle forcée d'une conscience plus évoluée parce que plus intellectualisée que son propriétaire. D'où il vient, comme nous l'avons déjà démontré dans nos exposés des Axiomes de la Base de la Philosophie Cosmique, que la plupart du non naturalisme, des erreurs et des dégradations de l'humanité sont l'effet de la conscience forcée du déséquilibre, à cause de la vulgarisation et de l'application à la collectivité de lois et de règlements destinés seulement à l'homme évolué ou Psycho-Intellectuel, et fréquemment seulement pour un temps déterminé et dans des occasions spéciales.

Nous donnerons de cela une autre illustration : beaucoup de choses ont été écrites sur la conscience du *mal* chez le chien qui se dérobe si on le trouve montrant un trop vif intérêt au sujet d'une pièce de viande, ou regardant avec des yeux peu amicaux un chat, un lapin, ou un oiseau domestique. La réflexion nous démontrera la nature de cette conscience du déséquilibre manifestée par le coupable. Il a le désir de satisfaire son goût pour la viande ou pour la chasse. Le chien n'a pas la conscience que cela soit un déséquilibre, mais l'idée du déséquilibre vient de son maître ; un bâton et une chaîne ont forcé le

chien à se conformer extérieurement à cette idée ; ce qui le prouve, est le zèle avec lequel le chien saisit la pièce de viande ou chasse le chat, dès qu'il se sent assuré que ses actions ne sont pas observées par l'être qui lui infuse sa conscience et lui rend la vie un fardeau et une tromperie. Nous donnons cet exemple, car ce qu'est le maitre pour le chien à cet égard, l'homme-animal plus évolué l'est pour le moins évolué : et ce qu'est l'homme-animal plus évolué pour le moins évolué, les demi-dieux et héros le sont pour lui ; et de même pour les demi-dieux et héros ce sont les dieux personnels ou personnifiés qui réclament, sous peine de la chaine et du bâton religieux ou moraux, l'obéissance et l'adoration des formations moins évoluées. Là se trouvent les sources principales de la misère et de la dégradation terrestre presque universelle, qui justifièrent la déclaration de Saül de Tarse : « Toutes les formations gémissent en douleur jusqu'à présent, et nous aussi nous lamentons avec elles, en attendant l'adoption, c'est à-dire la manifestation, de la lumière qui habite au dedans de nous. » Cette déclaration est pleine d'instruction utile pour les Psycho-Intellectuels ; car, en vérité, il ne saurait y avoir aucune adoption comme fils de la lumière ou intelligence, sauf dans la libre manifestation du moi individuel, dans toutes les classifications, raréfactions et densités, puisque c'est dans et par ce moi naturel, et dans et par lui seulement, que peut germer le spécial germe divin intellectuel dont chaque spécial moi doit être l'enveloppement et la manifestation. Tout ce qui essaie d'influencer ce moi par la force est adverse à la manifestation intégrale de la volonté de la Suprême Intelligence, en ordre, dont le vêtement extérieur est la totalité des formations de l'état physique. L'axiome de la Philosophie Cosmique constate que ce qui est ordinairement appelé « mal » est le déséquilibre dont la cause est l'excès ; et il n'y a point de cause d'excès plus générale et plus puissante que la réaction qui suit la suppression non naturelle. Comme le

démontre la Philosophie Cosmique, l'homme est animal, humain et divin et la triune intégrité de son être a le droit à la satisfaction raisonnable ; en outre toute qualité ou capacité de son être composé doit être utilisée selon sa *propre et plus haute conception* ACTUELLE ; autrement la partie ou capacité supprimée ou hébétée est assujettie à devenir une cause de malaise pour l'être entier, comme le devient un membre du corps qui est privé de son mouvement naturel et de l'exercice pour lequel il a été formé. Toute souffrance indue mène directement au gaspillage individuel de la force, qui est contraire, ainsi qu'il a été démontré, à la loi de la charité ; et non seulement cela, mais l'excès qui provient du désir et de la volonté de contrecarrer et de combattre la suppression non naturelle donne naissance à un gaspillage bien plus étendu de la force, encouru dans la tentative sociale de supprimer l'excès produit par le déséquilibre, auquel la souffrance non naturelle a donné naissance : ainsi s'étend le fléau qui est le principal pourvoyeur de nos vastes prisons, hôpitaux et asiles d'aliénés. La grandeur du désastre qui ainsi décime l'humanité est évidente ; la cause *intermédiaire* de ce désastre est principalement comme nous l'avons démontré, la suppression non naturelle, et *la cause de cette suppression est l'infusion forcée d'une conscience plus évoluée dans une conscience qui n'est pas préparée à la recevoir.* Il n'y a rien de plus salutaire que la diffusion de cette conscience parmi les moins évolués qui la reçoivent avec une responsion pathétique, parce qu'ils en sentientent la nécessité, comme des fleurs languissantes sentientent la bienfaisance de la rosée de la nuit et sont revivifiées à son toucher : au contraire rien n'est plus nuisible que l'infusion forcée dont nous avons parlé ; celle ci, en proportion de la force de l'infuseur et de la résistance du récepteur qui reçoit contre son gré, fréquemment bouleverse l'être mental, moral ou physique de celui qui reçoit, selon la prépondérance de la force intellectuelle, pathé-

tique, ou vitale, en laquelle se trouve son lieu fort de résistance. Il peut être objecté par quelques-uns de ceux qui ont commencé l'étude de la Philosophie Cosmique : « Puisque la réception n'est possible que par la responsion et que la responsion dépend au moins d'une affinité partielle, comment les forces qui ne sont pas désirées peuvent-elles être sentientables ? » Cette question introduit une autre considération à l'égard des lois non naturelles qui ont été appelées par un ancien philosophe « la loi de la violence » et « la loi de la subtilité » qui forcent ce qui n'est pas en affinité de se mélanger, ou le persuadent de le faire par l'introduction d'un troisième objet ou principe qui est un intermédiaire. Ainsi l'huile et l'eau n'ont l'une pour l'autre aucune affinité qui produise la combinaison ; cependant si elles sont violemment et continuellement secouées ensemble, elles se mélangent, et si le jaune d'un œuf est mélangé avec de l'eau, l'huile s'y mélange sans résistance. Dans l'infusion par violence par laquelle un être force ceux qui sont moins évolués, moins puissants ou moins astucieux que lui d'accepter ses conceptions de soi-disant raison et de soi-disant tort, la peur, ce pionnier le plus mortel de la misère et de la mortalité, et la nécessité sont les principales causes de mélanges. Par l'interposition de la peur, les fauves se soumettent à leurs dompteurs : les soi-disant animaux domestiques, bipèdes et quadrupèdes obéissent et servent leurs maitres ; et entre les dieux dompteurs et l'homme, se trouve l'état major humain des dieux, qui par menaces ou persuasion, peur ou superstition, force ou persuade l'humanité moins évoluée ou moins astucieuse de se soumettre à ses geoliers, et d'adorer ses gardes, formant ainsi un mélange non naturel. De même aussi la nécessité, ce tyran le plus sévère entre tous les tyrans, dont le trône est soutenu par le trépied des cultes, des codes et des coutumes non naturels, condamne la grande majorité de l'humanité aux travaux forcés qui ne se terminent qu'avec la mort — *travaux for-*

cés qui rendent impossible le repos essentiel à l'évolution individuelle, de laquelle dépend l'immortalité mentale, psychique, nerveuse et finalement l'immortalité physique, au moyen de « la loi de subtilité, dont l'ignorance et ses rejetons, la croyance, la superstition sont les principaux agents de mélange. »

La croyance, *l'ennemie mortelle de la raison*, ayant ainsi prévalu sur cette dernière, *que la coutume a affaiblie déjà et a préparée à l'abdication, confond adroitement le libre arbitre avec l'abject esclâvage, le respect de soi même avec la servilité, le mérite des actions individuelles avec la dépendance d'autrui pour tout ce qui est méritoire,*

La chasteté avec la virginité,

L'humanité avec les non humains déséquilibrés,

La paix avec l'épée,

Le paradis avec l'être imparfait, en raison de la perte, au moins, d'un degré d'être

Le pardon des Dieux avec les torts des hommes,

La mendicité avec l'adoration,

La PLAINTE *avec l'invocation,*

Et toute une série d'autres mélanges non naturels desquels elle est l'agent.

Le troisième agent de mélange non naturel est la superstition, qui peut être définie comme une fausse conception ou idée à l'égard de certaines causes et effets, comme par exemple : Que l'aspersion avec de l'eau ou l'immersion dans l'eau d'une personne, et l'emploi d'une certaine formule change la nature de la personne aspergée ou immergée. Qu'une certaine formule et cérémonie sanctifie ou rend sainte l'union d'un homme et d'une femme qui ne sont pas en mutuelle affinité. Que certaines paroles, au nom des Dieux, pardonnent la transgression commise contre l'homme, et confèrent à quelqu'un qui a cédé volontairement à toute sorte d'excès et négligé l'évolution de son moi supérieur, une immortalité de félicité. Nous ne nions pas la possibilité de l'exercice d'une telle puis-

sance, mais cette puissance est extrêmement rare et ses prétendues vulgarisations rappellent le dire incorrectement attribué à Saül de Tarse : « Nous sommes tous rois et prêtres de Dieu. »

Au fait tout le système des croyances, des lois et des réglements qui en résultent, est saturé de superstitions ou de fausses conceptions et d'idées fausses à l'égard de certaines causes et leurs effets, comme, que « de la tête aux pieds » (c'est-à-dire du degré mental au degré physique) il n'y a point de vigueur, mais un manque lamentable de la force et de l'ordre, qui conduit directement au déséquilibre : Rien n'est plus énervant, plus confondant, et dégradant pour l'homme, que la doctrine qu'il ne peut progresser vers le perfectionnement que par l'agonie et les mérites d'autrui ; que l'homme est une formation du type le plus noir, pour qui la misère sans fin est une juste rétribution. Cette doctrine est une source de confusion à cause de l'enseignement illogique à l'égard des *Dieux, qui est le résultat de la personnification de Ce qui est sans forme et des transformations, inévitables dans le procédé de la vulgarisation, afin de rendre eertaines parties de philosophie digestibles pour ceux à qui elle n'étaient pas destinées. Cette vulgarisation fut la plupart du temps accomplie par des motifs purement politiques, afin qu'un certain corps, qu'une caste d'hommes infusât par force sa conscience dans la conscience des moins évolués, et ainsi les dominât et les utilisât pour ses propres fins.* Aussi longtemps que le système de l'infusion par force de la conscience prévaudra, la violence de la part des forts et la crainte de la part des faibles seront la pierre d'achoppement dans la voie de l'union ; et sans union cosmique, il ne saurait y avoir aucune force durable et salutaire. *Un des plus essentiels moyens d'amélioration législative est l'élasticité ;* élasticité qui est capable d'être moulée de façon à être convenable, dans ses formes variées, pour guider l'humanité intégrale. *Selon l'intellectualisation de chaque individu est l'élévation*

de sa conception, et en conséquence sa conscience de perfection et d'imperfection ; et cette conscience individuelle est la mesure de la responsabilité individuelle. Le baume de Gilead peut être trouvé, *non pas en infusant par force la conscience des plus évolués dans celle des moins évolués, mais dans la sustentation naturelle de la conscience individuelle, en donnant à tous les degrés d'hommes les conditions propres au progrès vers le perfectionnement.* Il ne doit jamais être oublié que les formations sont une comme Celui qu'en ordre elles vêtent et manifestent est Un : et que le schisme est l'effet de la politique ou de l'ignorance. Que, selon la loi naturelle, sont peu nombreux ceux qui s'évoluent seuls, de manière à prendre leur place parmi ceux d'une intelligence plus évoluée : la grande majorité, si elle est exempte de l'infusion forcée de la conscience est contente de retenir sa propre place dans le cosmos de l'être, où, si elle n'est *pas molestée, elle est heureuse parce que libre.*» La phrase « heureuse parce que libre » contient un mot d'illumination basé sur cette vérité que *tout être peut être heureux seulement dans la réalisation de sa propre idée de bonheur*, et que le bonheur selon la conception d'un autre, imposée par force, peut être sa plus grande misère. Cette vérité est digne de souvenir pour ceux qui sont de bonne volonté envers l'homme, et qui, avec les meilleures et les plus aimables intentions, souvent rendent ceux de leur entourage malheureux, avec le désir de les faire plus heureux, d'après leur propre conception de bonheur. Cette méthode peu satisfaisante est valable à l'égard d'hommes de toute sorte et de toutes conditions. Un voisin bienveillant prend un enfant des rues, le lave et le vêt, et lui conseille de ne pas souiller sa blouse propre ; l'enfant qui est regardé par l'observateur superficiel comme affranchi de la saleté et transformé en membre respectable de la société, ne soupire qu'après ses anciens vêtements, dans lesquels il était libre de se rouler dans le ruisseau, et de faire ses chers

pâtés de boue, plus grands et plus beaux, en forme, que ceux de ses camarades déguenillés. Le fils d'un roi social ou intellectuel est supposé heureux si on l'élève « dans la voie qu'on attend qu'il suive » et que lui tracent ceux qui se soucient réellement de son bien-être, tandis que lui, de tout son être désire suivre le chemin pour lequel certaines de ses qualités l'ont adapté. Cette méthode conduit vers le déséquilibre dont la cause est l'excès, parce que le désir de cette liberté, qui ne peut pas s'obtenir facilement, fréquemment se développe en désir et vouloir, non de *liberté* mais de *licence*. Afin de saisir la nécessité de l'élasticité pour l'établissement de cette liberté sans laquelle il n'y a point de bonheur, et de cette satisfaction sans laquelle il n'y a point de progrès personnel, il est nécessaire de rappeler au Psycho-Intellectuel une loi : l'axiome de la base de la Philosophie Cosmique. « Il n'y a qu'une loi celle de la charité. » Cet *axiome laisse tous les individus, peuples et nations de tous les degrés d'évolution, libres aussi longtemps qu'ils ne violent pas la loi de la charité.* Combien de sombres nuages bannirait cette théorie mise en pratique ! Combien de voies tortueuses rendrait-elle droites et, que de voies raboteuses seraient aplanies ! Quelles belles perspectives n'ouvrirait-elle pas devant l'humanité collective ! Ainsi, comme la rivière légendaire d'Hercule poursuivit sa course majestueuse à travers les écuries d'Augias, puantes de l'ordure accumulée par des âges, souillées par la peur, la croyance et la superstition, avec la suppression non naturelle l'excès qui est la cause dont le déséquilibre est l'effet, s'amoindrirait rapidement. Le chien qui est enchainé, le lion qui est mis en cage tirent frénétiquement la chaine ou se promènent de long en large et secouent les barres de fer en leur soif de liberté, et hurlent ou rugissent, en lugubre protestation contre leurs entraves ; cependant ce même chien, ce même lion, en liberté, demeureront tranquillement pendant des heures, en veillant et gardant ou en se reposant et en fai-

sant des rêves heureux. Actuellement l'humanité, du roi au chiffonnier, du plus savant au gamin illettré des rues, silencieusement ou avec des clameurs, secrètement ou ouvertement, fait tous ses efforts pour briser la chaîne et ébranler les barreaux qui la séparent de la liberté, *légitime parce que naturelle*, et la société sera bouleversée par des hurlements ou par le sourd grondement des entravés jusqu'à ce que les législateurs et les philanthropes soient au bout de leur latin. L'accroissement persistant du mécontentement général ne prouve que trop bien l'inefficacité des remèdes apprêtés par l'état, la politique et même par la philanthropie. Il n'y a qu'une panacée pour la maladie universelle et toujours plus grave, *la maladie de la misère*, et cette panacée est *l'éducation vraie, c'est-à-dire le développement individuel mental, psychique, nerveux et physique des gradations variées d'humanité, selon la nécessité sentientée par chaque gradation ; cette nécessité sentientée est le gage de sa capacité de réception et de responsion.* De cette manière, l'humanité collective sera préparée à la liberté, de cette manière elle sera graduellement affranchie de la domination illégitime du soi-disant mal, imposé sur elle non naturellement. C'est ainsi seulement qu'il peut y avoir ce développement individuel qui préparera l'humanité collective à être (selon sa nature composée, sa variété si infinie et si belle), le vêtement et la manifestation de la Lumière ou Intelligence, le vêtement responsif, pathétique de « Ce qui est à revêtir », l'achèvement du vêtement sans couture, en formes, du Sans Formes.

LES VISIONS DU ROYAL INITIÉ

(Suite)

—

Dans la centrale demeure occidentale de la Hiérarchie sacrée qui est en directe communication intellectuelle avec celle du penenim insulaire, dans la mer du sud, le Keves s'incline au milieu des quatre choisis parmi les principaux des Initiés des quatre principaux centres : auprès de sa couche, se tient debout le chef visible de la Hiérarchie intégrale.

Tout est silencieux, sauf le doux et clair murmure d'une fontaine dont les eaux sont lumineuses, car ils communiquent les uns avec les autres sans bruit de paroles.

Le chef visible au Keves :

— « Sentientez-vous aucune sorte de trouble ? »

— « Tout mon être est calme. »

— « Calme, parce que vous êtes un avec votre origine et que votre moi intégral manifeste le Divin Habitant; car les états et degrés de votre être sont comme des habitations dans le royaume de Brah ; s'il en était autrement, vous ne pourriez pas aller dans les raréfactions pour préparer le chemin devant nous : vous ne pourriez pas déposer les degrés de votre être dans l'état matériel pour les reprendre, afin que là où vous serez, nous pourrons être aussi ; s'il n'en était pas ainsi, nous vous l'aurions dit, vu que vous ne jugez aucun homme, pas même votre propre moi. »

— « Vous savez où je vais et le chemin qui y conduit. »

— « Pour un peu de temps, les moins évolués pourront ne pas vous sentienter, parce que vous serez proche de votre origine, qui demeure dans l'Essence; mais nous vous

sentienterons : la raréfaction de l'Essence est individualisée en nous ; par conséquent, vous ne serez pas seul, à l'égard du rapport humain ; en repos nous pouvons venir à vous ; comme vous êtes un avec votre origine, de même sommes-nous un avec vous, et, dans cette union pathétique, il n'y a aucune division. Car nous, qui sommes unis à vous par le pathétisme, participons à la plénitude de la Divine Force Pathétique, grâce à vous. Par votre intermédiaire, comme notre représentant divin et humain, nous sommes manifestés dans les raréfactions, de sorte que ceux qui sont ainsi unis à vous en l'union pathétique, et qui pratiquement reçoivent la parole « le moi est votre Dieu », peuvent être avec vous là où vous êtes. En ceci se trouve le repos de l'équilibre qui ne connaît ni peur ni trouble. Vous vous en allez pour revenir ; vous montez à l'expansion pour centraliser aux densités. Nous nous réjouissons de ce que vous alliez à des états de votre être qui sont plus raréfiés, et qu'en union avec eux vous puissiez vous rapprocher du Saint des Saints Cosmique, que vous montiez les gradations qui vous ouvriront des perspectives d'une magnificence de plus en plus grande. Avez-vous rien à dire par notre bouche à ceux qui sont dans le monde, mais qui ne sont pas du monde ? »

— « Nous ne leur parlerons plus, vu que celui dont il est dit : « Il n'a aucune part en vous », a pris la forme de l'homme pour que, s'étant racheté lui-même, il puisse les racheter.

∴

Le Grand Rédempté parle aux douze en disant : « Levez-vous, sortons d'ici. »

A sa parole, ils quittent la chambre haute et le suivent dans un jardin d'oliviers et de cèdres, sur la côte de la colline ; à travers le jardin, un torrent de montagne saute et bondit. Lorsqu'ils sont assis sous une tente verdoyante,

formée par les branches pendantes d'un grand cèdre, le Grand Rédempté leur parle en disant :

« J'ai quelque chose à vous dire.

— Parlez, Maître,

— Le temps arrivera où ceux qui me suivent seront chassés même des refuges des Initiés, où quiconque vous fera mourir croira rendre hommage à Dieu. Et ils vous traiteront ainsi parce qu'ils ne connaissent ni mon origine ni moi-même. Je vous ai annoncé ces choses afin que, l'heure venue, vous vous souveniez que je vous les ai dites. Je vous ai dit ces choses pour que vous ne soyez pas trompés ni troublés. Que chacun donc choisisse s'il demeurera avec moi ou me quittera.

— Pourquoi n'avez-vous pas jusqu'à présent parlé ainsi ?

— Je ne vous ai pas dit cela parce que, au commencement, je n'étais pas avec vous. Maintenant je m'en vais à Celui qui m'a envoyé. Aucun de vous ne demande-t-il : « Où allez-vous ? » Mais vous gardez le silence.

— Nous gardons le silence parce que notre être est plein de tristesse.

— Ne soyez pas troublés et ne laissez pas la douleur vous accabler. Je vous le dis, en vérité, il est utile pour vous que je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, une raréfaction supérieure à celle qui jusqu'à présent a été en rapport actif avec l'homme ne peut pas vous perméer ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et quand vous l'aurez reçue, grande sera votre puissance pour enseigner aux hommes la nécessité du repos de l'équilibre, pour les éclairer sur cette justice qui est la charité, et pour les convaincre de la fausseté de la doctrine qui fait de l'homme un criminel jugé et condamné avant sa naissance. Vous comprendrez aussi que l'Etre que quelques-uns appellent le Prince du monde nerveux s'est jugé Lui-même et s'est racheté Lui-même. »

Un des douze dit :

— « Parlez nous de ce jugement et de cette rédemption de soi-même, pour que nous comprenions. »

Le Keves répond : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne les pouvez supporter maintenant. Lorsque vous serez assez forts intellectuellement pour la supporter, je vous enseignerai la vérité à l'égard du passé, du présent et de l'avenir. Ainsi sera glorifié le moi ; et ses merveilleuses capacités de vêtir et de manifester le Divin Habitant vous seront révélées. Tout ce qui est vêtu du moi peut être manifesté par le moi. Ne craignez pas et ne soyez pas troublés ; d'ici peu, vous ne me verréz pas et la tristesse envahira votre être ; mais encore un peu de temps, et vous me verrez, non pas comme un qui est jugé et condamné, par ceux qui sont contre moi, mais comme un qui est glorifié ; alors votre douleur sera tournée en joie. Et ce jour-là vous ne m'interrogerez plus sur rien parce que vous connaîtrez même comme vous êtes connus. Je vous ai parlé sous le voile du symbolisme, mais le temps viendra où je vous parlerai ouvertement de mon Origine.

Le disciple bien-aimé dit d'une voix qui n'est entendue que du Grand Rédempté : « Puissiez-vous aspirer pour nous-même à votre Origine ! »

Il répond : « Il n'est pas nécessaire que j'aspire ainsi pour vous, vu que, sachant qui je suis, vous m'êtes fidèles. Je suis sorti de mon origine d'au-delà des Pathétismes et j'ai pris une à une les densités jusqu'à ce que j'aie pris la forme et, autant que cela est possible, la nature de l'homme : le temps est proche où je les déposerai une à une comme on dépose un vêtement : A cause de mon Origine j'ai le pouvoir de les déposer et de les reprendre à volonté. »

— Voilà que vous parlez maintenant, et sans nulle parabole ; je sais que vous êtes sorti d'au-delà du voile pathétique et désormais je ne questionne plus.

— Pourquoi celui qui sait questionnerait-il ?

(A suivre.)

L'ÉTRENNE

Dans une vaste forêt de Suisse, hors du chemin connu des touristes, se trouve une gorge rocheuse : il y a une chute d'eau à la partie la plus élevée de la gorge, une chute d'eau qui saute par dessus un rebord de rocher en saillie, et tombe d'une hauteur prodigieuse sans aucun appui, sans aucun obstacle, jusqu'à une profondeur insondable où elle disparaît pour ne reparaître qu'à un fort jet de pierre de là en torrent écumeux et bondissant. Cette liberté dans la chute donne à l'eau l'aspect des plumes du marabout.

— « Pourquoi ? Pourquoi ? »

La question sort des lèvres d'un homme d'environ vingt-huit ans, mais personne ne peut l'entendre : ni le rugissement du lion, ni le grondement du tonnerre, ne pourraient être perçus en ce lieu, car la voix de la chute d'eau est une voix forte et puissante.

L'homme se tient debout sur une étroite plateforme rocheuse faisant saillie vers l'eau plumeuse qui les saupoudre et les trempe de sa poussière humide. Il est brun ; svelte, gracieux, ses traits classiques seraient froids et durs sans la tendresse qui illumine ses grands yeux en forme d'amande rendus encore plus grands et plus foncés par les longs cils qui les ombragent.

Salek Athwa est le propriétaire du vieux château pittoresque qui, lorsqu'on se trouve en face de la chute d'eau, couronne la hauteur rocheuse vers le nord. C'est un château tout rempli de légendes, de souvenirs historiques et ancestraux.

Le jeune homme est très riche et très isolé, deux conditions qui se trouvent rarement réunies ; riche parce que la fortune, l'intelligence et le pathétisme l'ont singulière-

ment favorisé ; isolé parce qu'il a étudié les hommes et les choses si profondément que, bien que de temps en temps il quitte son lieu de naissance, son home ancestral, pour se mêler librement aux hommes, leur fréquentation ne sert qu'à lui prouver de plus en plus que ses pensées ne sont pas leurs pensées, ni ses chemins leurs chemins.

Il n'a pas manqué d'hommes qui par admiration pour son intelligence, ou pour tout autre motif moins noble, lui ont proposé leur amitié, ni de femmes qui à cause même de sa dissemblance de la généralité des hommes lui ont offert leur amour ou ce qu'elles appelaient de ce nom sacré. Mais tout en leur étant reconnaissant, il n'a trouvé aucun homme à qui il puisse donner le nom d'ami, aucune femme dont il puisse porter témoignage : « Celle-ci est la mienne. »

Ainsi graduellement, à mesure que les années ont passé et que les désirs fugitifs de distractions mondaines se sont évanouis, ses absences du vieux château sont devenues plus courtes et moins fréquentes ; et maintenant il y a bien trois ans qu'il ne l'a plus quitté.

Néanmoins la monotonie et l'isolement de sa vie commencent à lui peser, et surtout depuis trois mois, époque à laquelle mourut son principal et fidèle ami, un beau chien Saint Bernard, il soupire après une société humaine, après quelqu'un qui puisse recevoir ses forces pathétique et intellectuelle et y répondre, et cette attente, cette aspiration le hantent et le troublent.

*
* *

C'était au crépuscule, la veille du nouvel an, que Salek se tenait debout seul sur la petite plateforme du rocher par dessus laquelle les eaux tombaient. Tout en pensant à la table de fête de milliers de familles, à la joie des enfants, aux attentions des parents, son cœur se serra et s'enveloppant de son manteau imperméable il quitta l'abri, traver-

sant la poussière d'eau afin de revenir au château dans la grande salle duquel les fermiers seraient bientôt en festin. A ce moment, l'éclat du soleil couchant perça la sombre et grise région des nuages et vint illuminer le poudroiement de la chute d'eau, l'entourant ainsi d'un arc-en-ciel ; en même temps le sentiment de désolation fit place chez le jeune homme à un ardent espoir de bonheur ; charmé de la beauté de la scène, encouragé par le symbole qu'il vit en elle, il revint en arrière et regagnant l'abri, se tint debout en contemplant la poussière d'eau irisée. Au moment où le soleil disparaissant, les couleurs s'effaçaient, quelqu'un se glissa sur la plateforme et se dirigeant vers la forte rampe de fer l'enjamba rapidement. Mais en un instant, avant que le saut fatal n'ait pu être accompli, le bras de l'homme saisit et retint fermement la forme mince d'une jeune fille qui en vain lutta pour se libérer.

— « Lâchez-moi, s'écria-t-elle, vous n'avez nul droit de me retenir, ma vie est à moi.

— « Peut-être, répondit-il, mais vous allez connaître sa valeur.

— « Elle n'a aucune valeur, rien que la misère noire, la misère sans espoir. Mon père est parti dans les neiges et la Reine de la neige le baisa ; je vais à l'embrassement du Roi des eaux ; nous nous y retrouverons et nul ne nous séparera plus.

— « Je comprends, vous êtes l'enfant d'un des voyageurs alpins qui sans guide ont bravé le pic et ne sont pas revenus ; mais il n'y a pas lieu de désespérer, ils peuvent encore être retrouvés et ramenés sains et saufs.

— « Non, non. J'ai vu, il y a trois nuits, la Reine des neiges baiser mon père pendant qu'il dormait ; mes rêves ne mentent jamais. Il était tout ce que j'avais au monde, tout, tout. Lâchez-moi, vous dis-je, aucun être sur terre n'a le droit de m'empêcher de le rejoindre. »

Pour toute réponse, il prit dans ses bras la jeune fille toute tremblante et mouillée par la poussière d'eau, la

couvrit de son manteau et l'emporta rapidement loin de la chute grondante. Mais s'apercevant qu'elle ne lui opposait plus aucune résistance, il s'arrêta, craignant qu'elle ne se fut évanouie, et à son grand soulagement il vit qu'elle était endormie.

Les fenêtres du vieux château resplendissaient de la lumière des bougies et de l'éclat brillant du feu, le son des rires et des chants, le bourdonnement des voix heureuses étaient emportés par la brise, tandis que voilé par l'ombre du crépuscule qui s'épaississait, Salek, portant son fardeau, pénétra dans le château par une porte de côté encadrée de lierre. Il monta à la chambre haute où personne n'entrait sans permission spéciale, déposa la jeune fille sur une couche, la couvrit d'épaisses et douces couvertures de laine, et tordit pour la faire sécher, son abondante chevelure ambrée. Maintenant qu'il n'avait plus aucune inquiétude au sujet de celle qu'il avait sauvée il la regarda et s'aperçut qu'elle était toute jeune, très mince, un peu anguleuse même, comme sont souvent les jeunes filles qui viennent seulement d'atteindre l'âge de femme.

-- « D'ici quelques années vous serez très belle, pauvre enfant », murmura-t-il, en prenant dans ses mains caressantes une des mains brunes de la jeune fille. A ces mots, les grands yeux lustrés s'ouvrirent, et leur regard rencontra celui de Salek avec une expression moitié défiante, moitié craintive.

— « C'est ce qu'il a dit, et c'est pour cela qu'il m'enlèvera de force à travers la mer. Voilà pourquoi j'ai voulu mourir. Vous m'avez sauvée de l'embrassement du Roi des eaux ; pouvez-vous me protéger de celui de notre ennemi ?

— « Certainement oui, avec votre aide. Soyez véritablement mienne. »

La petite main brune s'attarda dans sa main. Et posant ses lèvres sur le front de la jeune fille, il murmura : « Vous êtes mon étrenne, mon étrenne d'inestimable prix.

— « Pour la multiplicité. »

Son angoisse le troubla, et les mots : « Non pas; pour moi, pour moi seul », lui montèrent aux lèvres, mais il ne les prononça pas, car il s'aperçut que le sommeil dans lequel elle était tombée quand il l'avait serrée dans ses bras, était le sommeil de transe. Il se pencha sur elle et demanda :

— « Par quel nom vous appellerai-je ?

— « Niada.

— « Pourquoi ?

— « Parce que ma mère est de la famille dans laquelle ceux de l'Occident lointain choisissaient la plus belle, la plus parfaite vierge pour qu'elle soit l'épouse du monarque des grandes chutes d'eaux.

— « Elle est donc vraie cette coutume barbare dont il est question dans des légendes. »

Alors doucement, réflectivement vinrent les mots :

— « Barbare ! Qui peut dire ? » Et d'une voix changée comme si elle parlait au nom d'une autre :

— « Jusqu'à ce que l'homme soit seigneur de la terre, de sorte qu'il ait plein pouvoir sur le feu, le vent et les eaux, est-il contre la loi de charité de sacrifier en propitiation ceux qui ont pouvoir sur eux ? Lorsque par l'évolution l'homme prendra sa place dans le cosmos de l'être, il n'y aura plus légitimement de sacrifice au déséquilibre.

— « La vie est un grand problème ; vous qui, si je ne me trompe, parlez de loin par la bouche de cette enfant, savez beaucoup mieux que moi comment le résoudre. Fournissez-moi, je vous prie, la force qui me manque, non pas pour moi mais pour elle et pour la passive sensitive du passé lointain ; car une de mes ancêtres était, elle aussi, une enfant de l'occident lointain.

— « S'il n'en était pas ainsi, son guide hiérarchique ne souffrirait pas que sa main repose dans la vôtre, ni qu'elle ait dormi de son premier sommeil de transe lorsque vous l'avez serrée contre votre cœur. L'ennemi féroce dont elle a parlé est de la race des rois du feu. »

∴

Un an s'est écoulé, un an de cette plénitude de bonheur possible seulement en la dualité d'êtres où chacun donne à l'autre ce qui lui manque, leur procurant ainsi la satisfaction autant qu'elle est compatible avec les nouvelles et vastes perspectives qui s'ouvrent devant les deux en un ; un an de paix profonde et jusqu'alors inimaginée, autant qu'elle peut exister avec le désir et la volonté de réaliser les possibilités nouvellement conçues.

Ils quittent la grande salle d'entrée où les fermiers et les gens, assis selon leur rang, prênnent part en commun au festin du nouvel an.

Quand ils passent tous deux sous la grande lampe qui éclaire la salle, la lumière tombe sur Níada. Il s'arrête :

— « Que vous êtes belle, ma bien-aimée ! non seulement de visage et de forme, mais en la perfection de la grâce, du rythme, de l'harmonie de tout ce qui est le plus exquis pour les sens,

— « Tout est bien, puisque je vous satisfais.

— « Ecoutez, ma bien-aimée. Ce soir quand je suis allé souhaiter à notre petite fille toutes les belles choses pour le nouvel an, j'ai vu qu'elle a toute la grâce de sa jeune mère, et ce quelque chose d'indéfinissable qui la caractérise. Ce qui rappelle toujours les ondulations de l'eau.

Cependant, vous n'avez pas voulu la laisser porter le nom de Niada et vous avez plutôt choisi celui de Stella ?

— « Certainement. Que toute bonne puissance la protège de l'embrassement des rois des eaux. Qu'elle soit toujours dans le Lil au-dessus même des nuages pluvieux et des brouillards. »

Comme à la clarté de la lune, ils traversent ensemble la main dans la main le corridor voûté, la lumière pâle et froide brille sur la robe flottante de fine dentelle blanche parsemée de lys blancs brodés dont les tiges sont de dia-

mants. Il dénoue de l'étoile de brillants le lourd rouleau de cheveux bouclés qui n'étant plus retenus, tombent en arrière comme un royal manteau.

— « Maintenant, dit-il, vous êtes véritablement une reine, Niada. Qui penserait que vous êtes l'enfant trempée, anguleuse, triste et lasse que j'apportai dans mes bras à la maison il y a un an seulement. Rien ne fait évoluer comme l'amour.

— « Sauf une chose.

— « Et c'est ?

— « La souffrance.

Ensemble, ils se tiennent debout regardant le jardin tout illuminé par la lune au-delà duquel s'étend la vaste forêt qui monte, les différentes espèces d'arbres se succédant, jusqu'à la ligne des neiges sur le pic de la montagne. Dominant le son de la musique, de la gaieté, des cloches qui carillonnent en l'honneur de la naissance du nouvel an, la voix de la chute d'eau se fait entendre, la chute d'eau qui saute d'une hauteur prodigieuse dans l'espace, et prend en tombant la forme des plumes du marabout.

— « Ma Niada. » Pour toute réponse, elle met sa main dans la sienne. « Bien des fois, dernièrement, vous avez parlé de la souffrance comme étant la plus grande évolutrice. Je ne sais pourquoi, mais je sentiente, bien que vous soyez toujours douce et tendre pour moi et que vous m'aimiez profondément, je le sais, que vous n'êtes pas satisfaite de mon évolution ; dites-moi, sincèrement, n'en est-il pas ainsi ?

— « Je voudrais que nous acquérions plus rapidement pouvoir et domination sur les soi disant forces de la nature. Je voudrais que nous soyons sûrs de la victoire sur Arfa et sur les rois des eaux, pour notre propre sécurité et pour celle de notre enfant.

— « J'avais oublié l'existence même d'Arfa, et quant aux rois des eaux qui réclament un holocauste humain, ils sont pour moi comme l'homme légendaire de la lune ou les

sirènes qui attirent les navigateurs au fond des eaux par le charme de leurs voix.

— « Cependant Arfa existe comme homme sur la terre et qui peut dire la puissance des rois des eaux ?

— « Allons ensemble au lieu d'où je vous emportai ; descendons à la plate forme abritée et mon bras vous entourant, vos mains serrées dans les miennes, ma bien-aimée, regardons les eaux tomber. Vous comprendrez l'irréalité des vieilles et bizarres légendes du passé lointain. »

Se penchant, il baise le large front frangé de cheveux, puis s'en va par le corridor que la lune éclaire et rapporte un grand manteau doublé d'hermine, dont il enveloppe la svelte forme ; il prend sur son bras la main de Niada, et tous deux se dirigent vers la chute d'eau.

Comme ils descendent les marches qui mènent à la plate-forme, un homme accourt vers eux et s'écrie hors d'haleine : « Qu'allons-nous faire, mon seigneur, un incendie a éclaté dans la ferme Holme et le vent emporte vers le village les brins de paille enflammés, s'ils tombent sur les maisons couvertes de chaume tout le village pourrait brûler ! »

— « Il faut que j'y aille, ma chérie, pour faire ce que je pourrai ; ma seule présence peut diminuer la panique que cause toujours un incendie la nuit. Je reviendrai dès que je le pourrai ; cette nuit plus que toute autre, je regrette de vous quitter, mais vous savez que le devoir est le devoir. » Il la serre dans ses bras, leurs lèvres s'unissent et il part.

Tout est arrivé si subitement que cela semble plutôt un rêve qu'une réalité, et elle poursuit son chemin, écoutant le bruit toujours plus intense de la chute qui passe par devant elle dans un grondement assourdissant lorsqu'elle approche des rudes barreaux de la rampe et regarde les eaux plumeuses blanches et bleues tomber à la clarté pâle et froide de la lune.

Tandis qu'elle se tient ainsi debout le capuchon de son manteau rabattu sur sa tête, un homme sort silencieusement de derrière l'abri.

Souple, gracieux, agile comme une jeune panthère, d'un bond de fauve il est près d'elle.

« Vous êtes à un autre, perdue pour moi, perdue à jamais ; mais je jure maintenant, comme j'ai juré la nuit où vous m'avez fui, que si vous avez échappé à mon amour passionné, vous ne pourrez pas vous soustraire à ma haine et à ma vengeance. »

Elle ne tressaillit pas, ne se tourna pas pour le regarder, mais s'accrocha désespérément au barreau de fer sur lequel elle s'appuyait. Voyant qu'il ne pouvait pas faire lâcher prise à la jeune femme, l'homme la souleva par les pieds et d'un grand effort la jeta par dessus le parapet, mais elle restait encore cramponnée au barreau et il dut par force lui arracher les mains. Alors il y eut un cri bas et pitoyable : « Mon bien-aimé, mon bien-aimé, mon enfant, mon enfant. » Et le cri se perdit dans le puissant rugissement des eaux croulantes.

*
* *

La ferme dont l'homme avait annoncé l'incendie était à environ une lieue du château. A un brusque tournant de la route elle devint visible, basse et blanche ; Salek s'arrêta très surpris car tout était tranquille, aucune lueur rouge s'échappant de la ferme, aucune étincelle envolée, aucun tumulte dans le village ne troublaient le calme de la nuit. Il se retourna pour questionner l'homme, mais celui-ci avait disparu. Il entendit les rapides battements des sabots d'un cheval et le vit arriver monté par un jeune fermier qu'il connaissait à peine.

— « Vous êtes sorti tard, lui dit-il.

— « Oui, je vais chercher le docteur ; ma sœur s'est rompu un autre vaisseau sanguin.

— « Un instant. Un messager m'a dit qu'il y a un incendie à la ferme Holme et que le village est en danger d'être brûlé. »

— « Cela est étrange. Lorsque ma sœur s'est remise d'un évanouissement il y a quelque temps, elle déclara que la ferme Holme était en feu et que les débris brûlants emportés par le vent tombaient sur le chaume de notre maison. Voilà bien des illusions. »

Le son des sabots du cheval s'éloigne et fait place au silence de la nuit.

Alors subitement montent à sa mémoire en flots précipités, les paroles de Niada : « Arfa vit encore comme homme sur la terre ». Il revient en toute hâte vers le château et par un court chemin se rend à la chûte d'eau, un instinct indéfinissable lui disant que Niada y était allée après qu'il l'eut quittée. Tout est désert et désolé. A travers le grondement assourdissant et la poussière d'eau qui lui fouette le visage, il court au parapet et là, sur un des rudes barreaux de fer il trouve un lambeau du manteau dont il avait enveloppé sa bien-aimée.

Poussant un sourd gémissement il se couvre les yeux de ses mains pour échapper au spectacle de l'eau tombante. « Hélas ! ma choisie, hélas ! mon étrenne ».

Puis, à travers le tonnerre de la chûte, une voix basse et douce arrive à ses oreilles : « Une chose fait évoluer plus même que l'amour : la souffrance. »

*
* *

Dans l'occident lointain parmi des peuples que la marche de la soi-disant civilisation a décimés, dégradés, brutalisés, mais inconnus d'eux, il y a des hommes dans le sens le plus élevé du mot, hommes c'est-à-dire qui vêtent et manifestent la Divinité comme nuls autres hommes peut-être, ne la vêtent et la manifestent. Pauvres et insignifiants en apparence, ils errent de cité en cité ou de-

meurent dans les forêts toujours de moins en moins touffues, en veillant, attendant, travaillant pour la Restitution.

Dans une vaste forêt, un de ces Initiés reposait sous l'ombrage profond des grands arbres, lorsqu'un homme s'approcha et s'assit non loin de lui. Les yeux de l'Indien étaient fermés et il paraissait être endormi ou en contemplation profonde. Quand les premières étoiles apparurent à travers la voûte des branches, il ouvrit les yeux et dit gravement : « Vous nous êtes venu d'au-delà de l'océan, d'un pays qui est très loin d'ici, de parmi un peuple dont les voies ne sont pas nos voies, dont les pensées ne sont pas nos pensées. Pourquoi ? »

— « Parce que ma bien-aimée perdue, ma Niada est de votre race, parce qu'une de mes ancêtres, grande passive sensitive, est de votre race aussi. Parce que je devine que lorsque Niada dormit en sommeil de transe pendant que je la portais à notre home, ce fut de l'occident lointain qu'elle entendit et répéta des paroles de sagesse. Parce que c'est d'elle que je reçus ces mots : « Il y a un évoluteur plus puissant que l'amour, c'est la souffrance. » Dieu m'est témoin que j'ai bu le calice de la souffrance jusqu'à la lie, et maintenant je viens à vous pour l'aide, pour la connaissance, pour la puissance sur les forces de la nature, non pas par amour de la puissance, non pas par aucune sorte d'ambition, mais pour l'amour même, dans le but d'atteindre cette dualité d'être à laquelle tout homme a droit. »

— « Les gradations sont dures à monter, et bien que notre sang coule dans vos veines, votre naissance, votre entourage, les cultes, codes et coutumes de la chrétienté rendent votre route encore plus ardue. Retournez donc dans votre pays, à votre home ancestral, et oubliez que coule dans vos veines le sang de martyrs qui ont résisté et résistent encore jusqu'à verser leur sang. »

— « Et mon étrenne ? » Comme l'Indien restait silen-

cieux, il poursuivit. « N'a-t-il pas été dit : « Un homme quittera le peuple de son père et s'attachera à celle qui est à lui en dualité d'être ». Quand bien même mes veines ne contiendraient aucun sang de race pure, pour l'amour de mon étrenne je serai de son peuple par désir et volonté inchangeants et inchangeables. »

— « Je vous ai averti, le chemin que vous désirez suivre est ardu. Néanmoins si pendant quatre jours vous demandez à entrer dans notre ordre, la porte extérieure vous sera ouverte. »

— « Je vous remercie. »

— « Non pas ; nous suivons le conseil : Si un homme frappe quatre fois, la porte lui sera ouverte. »

— « Et notre enfant Stella ? »

— « Où est l'enfant ? » En réponse, Salek rejeta en arrière son long manteau brun et déconvrit l'enfant qui dormait dans ses bras.

— « Ceux de la race de sa mère la soigneront pour l'amour d'elle, et de l'enfant aussi. D'ailleurs nous soutenons avec tous les vrais philosophes qu'il ne faut pas causer de séparations. Vous occuper du bien être de celle de l'existence de qui vous êtes responsable, est votre premier devoir. « Si un homme quitte celle qui est en dualité d'être avec lui ou ceux qu'il a engendrés, il ne peut pas entrer dans notre Ordre. » Même pour la restauration de Niada, il n'est pas légitime que vous abandonniez votre enfant, car avoir soin d'elle est un devoir certain, tandis que la restauration de Niada est hypothétique, du moins pour le moment. Qui sait si vous ne-reculerez pas devant les difficultés rencontrées par ceux qui veulent et travaillent pour avoir puissance sur les eaux ».

∴

Quatre années se sont éconlées et Salek quitte le home de l'occident lointain où il a bravé toutes les épreuves,

vaincu toutes les difficultés pour atteindre le prix auquel il aspire, car toujours et toujours dans les profondeurs pathétiques de ses pensées persistait le refrain : « Mon étrenne, mon étrenne. »

*
* *

C'est de nouveau la veille du nouvel an, mais bien que la fête soit célébrée selon l'ordre du châtelain, la gaieté manque à la table du festin, car voici quatre ans qu'il a quitté le château et aucune nouvelle de lui n'a été reçue, de sorte que peu à peu ceux qui l'ont connu dès l'enfance et desquels il s'est fait aimer, se lamentent sur lui, comme s'ils ne devaient plus revoir son visage. Seul le vieil intendant écossais à cheveux blancs espère toujours et réconforte ceux qui craignent que la propriété ne tombe entre des mains étrangères, en disant : « Soyez de bon courage mes garçons et mes filles. Si notre jeune seigneur était parit pour le monde invisible, il serait venu me dire quoi faire de son domaine et de ceux qui appartiennent au château et à lui.

*
* *

La lune pleine et blanche illumine les eaux plumeuses. Sur l'étroite plate-forme Salek se tient debout en face de la chûte d'eau, entouré de quatre hommes, et derrière eux, immobile comme une statue, se trouve l'Indien de l'occident lointain qui le reçut dans la grande forêt. Graduellement s'amasse autour d'eux un surombrement violet à l'abri duquel Salek s'approche de la rampe de fer et se penche au dessus d'elle, à l'endroit où il trouva les lambeaux du manteau dont il avait enveloppé Niada, la nuit fatale.

Peu à peu la ponssière d'eau est illuminée d'une clarté prismatique qui devient de plus en plus radiante jusqu'à

voiler le vide bouillonnant dans lequel les eaux éclairées par la lune bondissent, tels de multiples arcs-en-ciel, tandis qu'en arrière, le surombrement violet devient un voile riche et profond.

— « Niada, Niada ». C'est la voix de Salek, la voix de l'évocateur qui résonne éclatante comme une note de clairon au-dessus du rugissement des eaux. Alors, en un défi, l'éclair jaillit d'un nuage couleur de cuivre qui se glisse devant la lune ronde et blanche et obscurcit sa lumière. Quatre fois l'évocateur appelle la bien-aimée, et à chaque évocation les éclairs en zig-zag sautent du nuage, mais il ne les aperçoit pas car tout son être est concentré sur les encerclements d'arc-en ciel. Pendant ce temps les quatre qui sont avec l'évocateur remplissent leur rôle spécial, et l'Indien fait la garde en fidèle sentinelle. Aussi, à la quatrième évocation, il s'élève, du centre des encerclements irisés, une forme ovale ressemblant à la fine poussière d'eau claire et pure, et la forme monte, monte toujours comme attirée par affinité, jusqu'à ce qu'elle entre dans l'aura de l'évocateur. Alors la forme ovale s'ouvre ainsi qu'une double coquille et les quatre qui ont fourni les conditions nécessaires au succès de l'évocation poussent un cri triomphal : « Niada, c'est Niada. »

Des niches rocheuses douze hommes émergent et portent au château les formes inconscientes de l'évocateur et des deux qui fournirent la sustentation. A ce moment l'éclair jaillit pour la cinquième fois et frappe un homme qui caché derrière un rocher du sud a regardé l'évocation ; une dernière fois l'éclair fend l'air et sur le sol git une forme, c'est celle d'Arfa.

Le château déserté en apparence, est hermétiquement clos, même aux portes extérieures, et nul, sauf l'intendant à cheveux blancs qui les sert, ne sait que le propriétaire est de retour et que la belle fillette qu'il appelle sa nièce orpheline est l'enfant Stella.

Un à un, en pauvres voyageurs, vingt-quatre puis

trente-six hommes de l'occident lointain, se sont joints à l'évocateur et à ses aides puissants et sages; le vieil intendant s'émerveille mais garde le silence car il est d'un famille douée de double vue et il prend plaisir à ce qui est au delà de sa connaissance.

*
* *

Une fois encore c'est la veille du nouvel an, et le château est éblouissant de lumière, rempli de fleurs et de musique ; partout il y a réjouissance car le vieil intendant a annoncé le retour du jeune seigneur.

Dans le corridor éclairé par la lune où Salek et Niada s'étaient entretenus la nuit fatale qui les sépara, les voici de nouveau debout, la main dans la main comme aux jours d'antan.

— « Ma bien-aimée avait raison », dit-il se penchant vers elle et posant ses lèvres sur son front, « il y a un moyen d'évolution plus puissant même que l'amour : la souffrance ». A présent Arfa n'est plus en homme sur la terre, jamais plus les rois des eaux ne pourront attirer ma bien-aimée vers leur froid embrassement. A présent donc elle est satisfaite ».

Et Niada avec ses beaux yeux pleins de tendresse levés vers lui :

— « Non pas. Retournons à l'occident lointain, travaillons ensemble en dualité d'être pour réaliser la parole du grand roi de Chaldée : « L'amour est plus fort que la mort ». Car devant nous s'ouvrent des horizons sans bornes, glorieux en promesses de réalisation des possibilités. »

— « C'est vrai, ma bien-aimée. Du temps jusqu'au sans temps je veux garder mon étrenne. Des vies telles que les nôtres ont besoin d'Immortalité. »

LA LOI COSMIQUE
DE L'AURA

La première fois que j'entendis parler, par la bouche de l'amitié, de l'enseignement de la philosophie cosmique touchant les *auras*, voici qu'invinciblement chantèrent dans ma mémoire les accents à demi oubliés d'une ancienne mélodie : « *Vous qui pleurez... vous qui souffrez... vous qui passez. . venez à lui...* » C'est que la vision soudaine, en effet, et la pleine compréhension de ce qu'on entend par *aura*, au sens cosmique, apparaît à l'âme enchantée et ravie comme la surprenante et magique apparition d'un asile de paix et d'une source de vie. Pour celui qui entend, pour la première fois, les enseignements de la philosophie cosmique touchant les auras, c'est vraiment le brusque dévoilement d'une face inconnue jusque là de l'universelle loi d'amour, de l'attraction pathétique suprême qui meut les sphères dans l'éther, et qui entraîne les âmes humaines, sur la foi des étoiles, jusqu'au foyer central de vie et d'immortalité.

Car nous sommes ici — en face de la doctrine cosmique des *auras* — au cœur même, au centre de ce royaume du pathétisme au sein duquel nous vivons et nous nous mouvons.

Ce n'est pas assez d'avoir vu que les théories philosophiques modernes de la conscience s'orientent vers les enseignements mêmes de la philosophie cosmique (1), ni que la philosophie nouvelle de l'amour prend sa loi dans ces mêmes enseignements (2), si nous ne savons toujours

(1) Voir la *Revue Cosmique*, de sept. 1905.
(2) *Id.*, déc. 1905.

pas à quelle source étancher notre soif; si l'âme et le cœur ne sont point en repos ; ni rassasiés de certitude ; ni satisfaits; mais encore affamés et altérés de consolations, d'espoir, de paroles de vie et d'immortalité? Que m'importe de savoir ce qu'il faut connaître? et que m'importe de savoir comment il faut aimer? si je ne trouve pas en moi et autour de moi, de support à ma vie, d'aliment à ma flamme, d'énergies spirituelles avec lesquelles pouvoir communier, pour évoluer, pour monter, pour agir sur autrui et pour me sentir entouré et soutenu de cette force divine où j'aspire, avec laquelle je veux vivre et faire vivre les autres?

Or, cette force existe, cet espoir est réel, ce soutien est vivant, tout proche de moi, cette flamme brûle autour de moi comme en moi et je puis l'alimenter à son foyer central. Toutes ces forces divines, inconnues encore de moi, mais voulues et conscientes, m'entourent et je puis coopérer avec elles, avec le meilleur de moi-même. Oui, cette force de vie qui existe, qui émane des autres âmes évoluées, et que je puis moi-même concentrer, augmenter en moi pour la faire rayonner à mon tour sur autrui, tout cela existe, et tout cela c'est précisément *l'aura* selon la philosophie cosmique.

*
* *

« Cette radiation de la matière la plus subtile de notre être, au travers de la plus dense est ce qui constitue l'aura. » (1) Voilà ce que nous enseigne la philosophie cosmique.

Mais, avant d'exposer dans toute son ampleur et sa beauté cette loi d'existence des *auras* humaines, il convient de rappeler les enseignements de la philosophie cosmique touchant la constitution de notre être humain et divin.

(1) *Revue Cosmique*, sept. 1904, p. 536.

Si j'avais à définir l'enseignement de la philosophie cosmique, en regard et en le différenciant des hypothèses métaphysiques ou des demi-symboles religieux, je dirais que la philosophie cosmique est « un *naturalisme intégral* ». L'axiome qui forme une importante pierre de fondement de la Base de la philosophie cosmique est celui-ci : « La vie est sacrée, parce que la vie est le moyen de *l'individualisation* de l'intelligence ». Donc, la vie, et *toute la vie*, voilà la pierre angulaire de la philosophie cosmique.

Cela même, et à lui seul, explique immédiatement pourquoi l'objection première des néophytes est presque toujours celle-ci : « Pourquoi la philosophie cosmique nous parle-t-elle toujours et uniquement de la vie naturelle, de la vie terrestre pour ainsi dire ? » Précisément parce qu'il faut tout d'abord comprendre le sens cosmique du mot vie et du mot terrestre.

La force de l'habitude, cette seconde nature, est telle, que l'imperfection du langage philosophique et chrétien nous a habitués à lier ce mot vie au mot terre et terrestre, c'est-à-dire à une infime et infirme partie de ce qui est la vie, et de ce qui est, au sens cosmique, la terre. Mais la vie *naturelle*, telle qu'elle se manifeste même sur le plan physique, ou terrestre, pour employer le terme de la coutume, est toujours, pour la philosophie cosmique, un tout, une hiérarchie et une synthèse des quatre états de la matière, des quatre modes de la vie. Car l'état physique de l'homme, selon la philosophie cosmique, est quaternaire, « c'est-à-dire qu'il est composé des degrés mental, psychique, nerveux et nervo-physique. »

Cela donc, selon la philosophie cosmique, est la nature de l'homme. Et c'est ce naturisme intégral, ce *naturalisme* complet, qui s'oppose d'une force inéluctable et souveraine au *non-naturalisme* des religions, qui ont gardé comme une lèpre mortelle le culte de la mortalité.

La vie est immortelle. L'humanité doit la réaliser plei-

nement en s'individualisant dans son intelligence. Chaque homme ou femme, chaque créature humaine monte ainsi vers la vie intégrale. Ceci est l'enseignement Cosmique touchant la nature de notre être.

Or, l'enseignement touchant *l'aura*, en est la contre-partie et le complément indissoluble. Car, à mesure que la créature humaine monte, par tous les sommets de son être, vers la vie, la vie vient à elle, descend en elle d'en haut, en chacun de nous, par cette radiation même de la partie la plus subtile de notre être au travers de la plus dense, qui constitue précisément *l'aura*.

Et quelle sera donc l'aide efficace, quel sera donc l'espoir vainqueur, pour tous ces cœurs altérés et affamés de vie et d'immortalité, dont nous parlions tout à l'heure — quelle sera la consolation et l'appui pour tous ces souffrants et ces chargés de douleurs ? Précisément cette aide-là du meilleur de leur être, et du meilleur des êtres qui sont dans leur « responsion » et leur « sentientation », *l'aura*, ce fluide sustentateur que les anciens (*l'aura*, en latin, c'est une émanation subtile, souffle, aïr, vapeur) avaient confusément adoré sous forme de divinités aériennes, filles de Borée ou d'Eole, déesses aux longues draperies, montées sur des cygnes, grossiers symboles d'une antique vérité ésotérique — à la fois leur propre *aura* qu'ils auront à enrichir, affermir, affirmer et affiner, et les *auras* des êtres qui les entourent, les sustentent, les soutiennent et les élèvent.

On le voit déjà, d'un coup d'œil, *l'aura* est le rayonnement en nous-même et en dehors de nous, de notre force psychique. En d'autres termes, *l'aura* est le pouvoir médiateur de notre âme et des âmes sœurs.

∴

C'est ainsi qu'au même moment où la philosophie cosmique nous enseigne à vivre, à vivre d'une vie intégrale,

d'une vie pleinement naturelle, éternellement vivante et destinée à l'immortalité, en même temps elle nous dévoile cette loi de *l'aura*, qui nous permet de vivre cette vie et de réaliser dans l'avenir cette immortalité. Aussi peut-on dire, en un sens, que rien dans l'enseignement de la philosophie cosmique ne peut être de plus haute importance, ne peut être mis au dessus des verités touchant les *auras*. Aucun enseignement n'est en tout cas plus urgent, à ce moment de notre évolution, que celui-là.

Car la loi de *l'aura* bien comprise, pénétrée d'un côté dans son sens profond qui va jusqu'au centre de la conscience et de la personnalité humaine, et suivie, de l'autre, dans sa courbe d'évolution qui monte jusqu'au zénith et se prolonge à l'infini de l'évolution — cette loi de *l'aura* est véritablement *la loi d'amour de la philosophie cosmique*, et une perle de sa couronne de science.

Sans doute, *l'aura* n'est en elle-même et pour ainsi parler, que la couleur psychique dont est revêtu tout homme à un moment quelconque de son évolution. Chaque *aura* est individuelle. Et si l'individu — actif ou passif — est encore peu évolué, son *aura* n'est encore qu'au premier degré de l'échelle cosmique. Puisqu'elle est le rayonnement, l'irradiation de l'essence la plus subtile de son être, elle est plus ou moins pure, selon que l'essence de l'individu participe plus ou moins à la splendeur du foyer de vie, de la vie intégrale et immortelle.

Mais, précisément, c'est de l'*aura* de chaque individu que dépend le développement de cet individu. C'est en laissant toujours plus transparaître la lumière divine qui est en lui, en la laissant toujours plus librement et souverainement pénétrer les densités inférieures de son essence à lui, que chaque homme peut être de plus en plus transformé, transfiguré, à l'image de la pureté et de l'immortalité de la vie ineffable, de la source mère de toute chaleur et de toute lumière.

Car si la philosophie cosmique est la philosophie de la

vie, l'*aura* bonne et évoluée est l'amour de la vie, de cette vie qu'il faut vivre par l'individualisation de la pensée, et qu'il faut évoluer jusqu'à l'immortalité intégrale. L'*aura*, la bonne *aura*, c'est la protection, le toit tutélaire, l'ange gardien, l'atmosphère de paix, le sanctuaire inviolable, le tabernacle, l'enceinte sacrée du temple où s'épanouit la fleur de vie...

Car vivre n'est pas tout ; il faut faire vivre. Vivre pour soi n'est rien : il faut sentir vivre à ses côtés. La vie n'est rien sans l'amour. A quoi bon vivre si on n'aime pas ? Comment vivre si on n'est pas aimé ? La vie ne donne la vie que par l'amour. On ne vit soi-même qu'en proportion de ce qu'on aime et de ce qu'on fait vivre avec soi et par soi. Vivre c'est respirer la vie, et on ne respire pas d'air qui n'ait passé sur d'autres lèvres...

Or, ce trésor de vie et d'amour nous l'avons en nous, et nous pouvons le donner à ceux qui le désirent avec une ardeur sincère, comme nous pouvons le recevoir de ceux qui, plus évolués, sont partis au-devant de nous pour nous montrer la route.

C'est là toute la doctrine et tout le rôle de l'*aura*.

Messagère d'amour et productrice de vie, l'*aura* idéale et parfaite, cette émanation radieuse de tout ce qu'il y a de plus pur en chacun de nous, est continuellement à l'œuvre au-dedans et au dehors de nous, et travaille à transformer notre être intérieur et notre être extérieur en vue de notre évolution progressive. Et, en même temps, messagères d'espoir et créatrices d'immortalité, les *auras* de ceux qui nous ont précédés et que nous avons aimés, avec qui nous sommes restés en relation psychique constante, même à notre insu parfois, ces *auras* sont continuellement à l'œuvre avec et autour de nous, et travaillent à notre évolution cosmique.

Il nous faut, dès lors, enrichir continuellement ce trésor que nous portons en nous, pour pouvoir agir toujours plus puissamment sur nous-même et pouvoir agir sur les

autres. Pour vivre, pour évoluer et pour marcher vers l'immortalité de notre être, il *faut* que notre aura soit bonne, soit pure, soit victorieuse des entraves incessantes de l'Hostile. Il faut laisser s'amasser constamment en nous, et emmagasiner continuellement dans notre moi supérieur cette énergie psychique à haute tension. « Concentre-toi, ou meurs », disait déjà la philosophie stoïque.

Il faut donc défendre son *aura* comme un avare son or. Il faut élargir son *aura* pour en couvrir comme d'un bouclier de diamant tout ce qui nous est cher. Il faut se mettre à l'abri tutélaire des *auras* déjà évoluées dont nous sentons l'invisible présence autour de nous et la protection étendue sur nos têtes.

« N'étant efficaces que par affinité » (1) il faut nous tenir à l'unisson de ces *auras*, pour être avec elles dans un accord parfait.

Mais, comme toute vibration de l'éther peut être bonne ou mauvaise selon la direction de ses ondes, les volontés qui tendent vers l'Hostile engendrent de funestes *auras*. Elles font de l'ombre autour d'elles, au lieu de lumière. Leur souffle empoisonné flétrit les fleurs de vie. Seulement, alors, leur perte est fatale et prochaine, si elles persistent dans leur erreur, car il n'est pas de pouvoir au monde sur la terre et sous le ciel, qui leur permette de se travestir et de passer inaperçues. Les moins évolués les perçoivent, comme on perçoit un manque d'air dans une pièce, qu'aucun parfum trompeur ne peut dissimuler. C'est la vie qui manque ; on sent immédiatement le vide, le froid, l'hostile.

« C'est un don précieux — nous dit-on — que celui qui permet aux sensitifs de distinguer les *auras*. Il est impossible qu'un homme si habile, si intelligent qu'il soit, dissimule à la vue de pareils sensitifs sa nature véritable. Car s'il peut pendant un peu de temps retenir l'expansion de

(1) *Revue Cosmique*, nov. 1904, p. 683.

son être, il est absolument incapable d'y faire transparaître une partie constitutive qu'il ne possède pas » (1) Et on nous dit encore : « C'est un des plus grands dangers que nous puissions courir que d'ouvrir notre *aura* aux influences que nous ne connaissons pas suffisamment, et ce danger est particulièrement menaçant, quand il s'agit du monde invisible. »

Gardez donc votre *aura* avec autant de soin que vous gardez votre vie, car elle est, en un sens, votre vie elle-même. Donnez lui « le dû repos, et l'espace, pour que les degrés de l'être puissent se développer, pour que *l'aura* individuelle puis[redacted]roissance et pour la manifestation » [redacted]

« Prenez garde à [redacted] à vos auras. Gardez-vous tout d'abord en harmonie, en ordre et en paix, « parce que de cet équilibre intérieur dépend l'équilibre aurique, duquel dépend votre influence ».

Et pour cela il n'est qu'une voie, c'est de vous tenir en communion avec les auras bienfaisantes, visibles ou invisibles, qui sont à l'œuvre tout autour de vous, et cela sans aucune crainte, mais, au contraire, avec la ferme assurance que votre *aura* et les *auras* évoluées vous enveloppent de toutes parts.

C'est là la vérité cosmique qui se cachait sous le symbole qu'ils n'ont pas compris dans sa profondeur : « Ne crains pas, petit troupeau. » Et surtout sachez que si faible, si infirme, si peu de chose que vous soyez et que vous puissiez être, vous pouvez du moins garder jalousement de tout mal et de toute atteinte votre *aura* qui est la source de vie et l'assurance de votre immortalité.

C'est ce symbole qu'ils ont fait épeler aux tout petits, sans le comprendre :

Pour le bon Dieu que puis-je faire ?
Je suis si petit, si petit...

(1) *Revue Cosmique*, sept. 1904, juillet et nov. 1905.

Rien n'est plus pure, à l'origine, et plus près de sa source première que *l'aura* des petits innocents qui joignent leurs mains dans leurs robes de nuit blanches, avant de s'endormir sous l'aile de leur mère, et de cette autre mère gardienne : leur *aura* qui veille sur leur sommeil. Si petits qu'ils soient ils ont leur petite vie à garder, et savent qu'ils « doivent être sages » Mais ce n'est pas un fardeau ignominieux et injuste qu'ils ont à porter, qui pèse, comme on le leur disait, sur leurs petites épaules à peines veuves de leurs ailes d'ange :


[redacted]

Non ; c'est seulement, bien au contraire, la douce auréole de lumière qui ceignait la tête de leur petit frère de l'Orient, qui les entoure, eux aussi, de son aide lumineuse, car elle est le rayonnement de leur *aura* protectrice.

Et pour ceux-là, actifs ou passives, qui ont maintenant, à l'âge d'homme, la pleine conscience de leur individualité, qui cherchent toujours plus, suivant les voies cosmiques, à individualiser leur intelligence, et qui sentent chaque jour, plus puissant et plus fécond, le rayonnement en eux de *l'aura* qui les pénètre pour ceux-là, pour chercher la paix, le réconfort suprême, ils doivent se tenir en communion de pensée toujours plus intime avec les *auras* évoluées qui sont à l'œuvre au-dessus d'eux, au-delà du plan nervo-physique, et qui enveloppent tous ceux qui sont de bonne volonté et cherchent à s'élever et à évoluer.

*
* *

Ainsi, pour tous, pour ceux qui sont encore près du berceau, cette porte d'entrée de la vie nervo-physique, comme pour ceux qui touchent à l'autre porte, qui n'est

pas celle du tombeau, mais l'autre porte d'entrée d'un autre degré d'être, la loi de *l'aura* est à l'œuvre à chaque minute de leur existence. Elle est la loi matérielle de notre être, car tout ce qui *est* revêt une forme, et « tout ce qui est en forme est matériel. » Elle est la loi même de l'évolution de l'être.

Les hommes ignorants, ou oublieux de la tradition divine, l'ont cependant pressentie et devinée, cette loi qu'ils exprimaient sous des symboles grossiers car vivants ; ils ne pouvaient échapper à la loi de la vie, mais ils ne la comprenaient pas. C'est la loi de *l'aura* qu'ils ont confusément pressentie, quand ils parlaient de *l'âme*, et de la « communion des âmes », et de « l'œuvre de vie ».

Les savants modernes en reconnaissent les effets sans savoir en nommer la cause, quand ils constatent que la moralité d'un être dépend de l'étendue de la force de bien qu'il a su retenir en lui (*inhibition*) et qu'il sait faire irradier dans toute l'activité de son être.

Quand les lois du monde invisible deviendront visibles aux plus courtes vues, avec la même certitude qu'on connait la loi de pesanteur ou de l'attraction, on pourra connaître et mesurer la loi de rayonnement psychique des *auras*.

La loi de l'*aura* est la loi même de la vie. Puisque vivre c'est évoluer, elle est la loi de l'évolution, car il nous est enseigné que « *l'évolution dépend de l'efficacité aurique*. (1) »

Nous vivons dans la mesure même en l'émanation de l'essence la plus subtile de notre être, — émanation qui est *l'aura*, et dont l'œuvre de pénétration est *la loi de l'aura* — dans la mesure, dis-je, où cette œuvre se poursuit et se parfait. Nous vivons mal si notre *aura* ne peut se développer. Nous montons vers la Vie intégrale et vers l'immortalité, à mesure que notre *aura* se développe et se perfectionne et parachève son œuvre.

(1) *Revue Cosm*, juillet 1905, p. 391.

Ainsi *l'aura* est, en quelque sorte, l'étiage de notre vie.

Mais il y a plus encore. Et puisque la vie c'est l'amour, la loi de *l'aura* est la loi même de l'amour. Nous sommes ici sur ce sommet lumineux du royaume du pathétisme qui englobe toutes les manifestations de la vie. La loi de vie devient la loi d'amour. De même que la vie engendre la vie, l'amour éveille à l'immortalité, l'âme, l'éternelle Psyché endormie. Les *auras* évoluées des êtres qui nous furent chers, de tous les aimés et de toutes les aimées, accueillent dans leur enveloppement ceux qui montent vers elles dans l'ascension de la lumière.

Que vient-on nous parler, à nous tous qui sommes dans les larmes, de je ne sais quelle immortalité confuse où tous les baisers se confondraient ? Tous les sourires qui ont passé sur les lèvres des générations humaines vaudront-ils jamais pour l'aimé celui qui éclaira le visage de l'autre aimé ? Mais si nous *savons* qu'il est « plusieurs demeures », si nous savons que nous pouvons nous envelopper en quittant ce degré nervo-physique, non pas dans un suaire infâme, mais dans le pur vêtement aurisé des êtres chers déjà évolués, et que toute réponse sera donnée à toute question, que toute larme sera séchée, que tout battement de cœur sera perçu sur le sein où il repose. — Alors tout est bien, dans la loi de l'aura.

Alors, nous le savons, c'est ici la loi de la vie et de l'immortalité. Car celui qui aime sera aimé. Dans le rayonnement des *auras* il n'y a plus que la lumière de l'amour.

La loi des auras, c'est la loi cosmique de l'amour.

PHILOSOPHIE

(Suite)

LE RÉCIT DE TERAY

Comme nous nous approchions de l'Ile des palmiers, où plusieurs eaux se rencontrent, le soleil baissait, inondant la rivière, sur les eaux de laquelle nous glissions silencieusement, d'une radiance cramoisie. Quand la radiance disparut, la première étoile du soir apparut suspendue telle une goutte de rosée pure scintillante dans la bleue immensité semblable à une voûte. Comme le bleu s'approfondissait en violet, le manteau violet de la nuit se parsema d'une multitude d'étoiles et dans l'horizon du sud la nouvelle lune se leva et se coucha comme si, en reine du monde nerveux, elle trouvait un bref coup d'œil à ce monde suffisant. Lorsque l'étoile du soir se fut élevée jusqu'à une grande hauteur, et que sa claire lumière fut réfléchie dans les eaux ridées de la rivière, nous nous aperçûmes qu'Eber dormait comme c'était sa coutume lorsqu'il était près de moi sur les eaux, dans des conditions de calme bien-être.

Je dis : « Votre visage est celui d'un qui est satisfait, rarement vu donc ; pourquoi ? »

Eber répondit : « Parce que je vois Ashkem assis sous un palmier près de la rivière. Ses yeux sont fermés et en mentalité il lit le rouleau.

— Et ceci est pour vous satisfaction ?

— Jamais de la vie ; *la satisfaction vient du dedans et non du dehors.* Les autres êtres et leurs actes ne nous sont une satisfaction individuelle qu'à mesure qu'ils contribuent à notre propre satisfaction, directement ou indirectement, ouvertement ou couvertement.

— C'est vrai, tout être terrestre est son propre Cosmos, moins grand ou plus grand selon non seulement ses capacités naturelles, mais sa fixité ou sa plasticité. Qu'importe ! dites-moi la cause de votre satisfaction actuelle.

— Ma vue mentale étant en rapport d'affiuité avec celle d'Ashkem, au moyen d'elle je lis le rouleau moi-même. Bénie soit la lumière d'Ashkem !

— Lisez-le donc, pour que moi aussi je puisse savoir ; et en retour je vous sustenterai pendant votre gymnastique mentale, afin que votre force nerveuse et nervo-physique ne manque pas.

Voici ce que Eber lisait en mentalité :

***

LE CONTENU DU ROULEAU

Moi, Bara de Misraim, ayant gravi les douze gradations, dont l'approche pour chacun est septénaire, je sentiente dans le repos et dans le travail, en passivité et en activité, que la Vie Universelle n'a ni commencement ni fin, parce qu'elle appartient aux forces manifestéés du Sans Forme ; cette manifestation est co-éternelle avec la substance dont les forces innées sont *capables d'être* co-égales avec les forces manifestées du Sans Forme. *Or la co-égalité des forces manifestées du Sans Forme avec les forces innées de la substance intégrale est la prééminente conception cosmique de la réalisation des possibilités.*

Les Extensions, ou raréfactions au delà des Matérialismes, nous les laissons généralement aux leurs ; *à nous comme hommes, sont, de droit, les matérialismes.* Au-dessus des Matérialismes préparés en partie pour sa réception, plana au commencement de la septième classification, l'*Intelligence,* l'Intelligence manifestée dans la densité propre au rapport avec l'intelligence *intégrale* de la substance des Matérialismes; cette Intelligence fut reçue par cette substance, selon l'ordre de sa raréfaction et de son évolution, depuis les Intelligences libres, qui, quoique toujours en forme, ne sont pas retenues par la forme, jusqu'à l'homme.

Voici, pour une fois que je vous montre ce qui étant au dessus de la conception normale parait être un mystère.

Dans les Occultismes, les forces manifestées de l'Impensable et Indivisible cherchent l'individualisation permanente. Dans les Pathétismes, les Occultismes cherchent l'individualisation permanente. Dans les Ethérismes, les Pathétismes cherchent l'individualisation permanente. Dans les Matérialismes, les Ethérismes cherchent l'individualisation permanente.

La réalisation de la possibilité de l'individualisation permanente des Occultismes dépend du perfectionnement de la vie pathétique ; la réalisation de la possibilité de l'individualisation permanente des pathétismes dépend du perfectionnement de la vie Ethérique et la possibilité de la réalisatisn de l'individualisation permanente des Ethérismes dépend du perfectionnement de la vie dans les Matérialismes.

De même, en semblable manière, la possibilité de la réalisation de l'individualisation permanente de l'intelligence libre dé-

pend du perfectionnement de la vie dans les densités intellectuelle, nerveuse et physique des Matérialismes et plus spécialement de celle des degrés quaternaires de l'état physique.

Donc, vu que le perfectionnement cosmique dépend du perfectionnement de la vie individuelle dans l'état physique des Matérialismes, et que sans ce perfectionnement, le vêtement de « Ce qui est à revêtir » n'est pas sans couture, il convient aux fils de Misraim (*les évolués*) de concentrer leur être pathétique, spirituel et intellectuel sur le perfectionnement de la vie dans le degré physique sur lequel ils ont de droit la domination, ou en d'autres mots, de continuer l'œuvre léguée à l'homme après la septième classification, savoir la manifestation de l'intelligence par et à travers la vie individuelle et par conséquent la perpétuité de celle-ci.

Selon la Tradition Cosmique, « *La vie se répand par la matière atomique et moléculaire* (1) ». C'est-à-dire que la vie universelle se répand par la force vitale inhérente à la matière atomique et moléculaire avec laquelle elle est en affinité naturelle, et il en est ainsi, partout dans le Cosmos des formes, selon la nature de chaque densité, parce que la vie appartient aux forces manifestées de l'Unique Impénétrable, capable de tout pénétrer.

Or la tradition nous enseigne que « *la matière atomique et moléculaire centralise à la vie* », c'est-à-dire à la vie univer selle, la force vitale du « Capable de tout pénétrer (2) ».

Ainsi est manifestée l'importante vérité que « *La vie universelle se répand par la matière atomique et moléculaire, laquelle matière centralise vers la vie* ». D'où viennent les forces centripète et centrifuge, de centralisation de d'expansion.

La Tradition nous enseigne aussi que « La vie évoluée par la matière (c'est-à-dire la matière perméée) est la cause de la formation et de la transformation ». Elle révèle aussi que la première Emanation de l'Attribut de la justice, après avoir infusé dans la matière la plus radiante et la plus raréfiée ses forces de réception, prit à l'aide de cette matière qui centralisait vers elle la forme d'homme, et que lorsqu'elle se retira de son œuvre, et, s'extériorisant, est passée dans les raréfactions, elle *est entrée dans les sources cachées de la vitalité* : « *comme elle passait de l'Essence germinative à l'Intelligence en activité, elle s'arrêta et en pénétra les profondeurs secrètes et inépuisables* » (3).

Or la première émanation attributale de la septième classification, quoiqu'elle se fut retirée d'abord, laissant l'achèvement

(1) La Tradition Cosmique, 1 vol., page 2.
(2) Tradition Cosmique, 1 vol., page 5.
(3) Tradition Cosmique, 1 vol., page 9.

de son œuvre à la deuxième émanation (comme la deuxième émanation se retira de son œuvre, en laissant son accomplissement à l'homme) à une certaine époque revêtit, densité après densité, les états et degrés des matérialismes, et en la descente comme dans la centralisation, comme dans l'expansion, elle s'arrêta *toujours à la source de la vitalité*, afin de perfectionner la vie individuelle qu'elle désirait et voulait intellectualiser. Or, puisque nous, les fils de Misraim, désirons et voulons perfectionner la vitalité du degré physique de notre être en arrachant des concrétions les constituants sustentateurs qui y ont été attirés de l'air respirable des eaux et du sol, et ainsi préparer les conditions auriques propres à « *la réadoption ou à l'adoption du corps glorieux* » il convient à ceux d'entre nous qui sont en affinité avec la plasticité (dont la première émanation est un symbole) non seulement de sentienter où trouver la source de la vitalité physique mais « *d'en pénétrer les profondeurs secrètes et inépuisables.* »

Kelaouchi (nous ne connaissons pas de plus grand physicien) constate en son « Livre de la vie » que chaque raréfaction doit être une source de vie pour sa densité la plus voisine et qu'ainsi le degré d'être nerveux est la source naturelle de vitalité du degré nervo-physique, mais il est empêché de remplir son rôle en raison du gaspillage de sa force ; Kelaouchi appuie cette constatation avec des preuves dont une des plus importantes est la suivante : La grande partie du travail du soi-disant *système digestif* ainsi que du système respiratoire est employée à débarrasser le corps de la nourriture et de la boisson qui ne sont non seulement d'aucune utilité, n'étant pas assimilables au sang nervo-physique, véhicule de la vitalité nerveuse, mais même sont toxiques à un si grand et si terrible degré que si la partie non assimilable n'est pas dûment évacuée, les maladies graves et même la perte du corps nervo-physique en sont la conséquence. Il ajoute : « Après une longue et soigneuse pratique et une profonde étude, je soutiens que seulement l'Azeol (1) de la nourriture et des boissons prises est utilisable pour le renouvellement de la force vitale du sang nervo-physique, et que cet Azeol est de la raréfaction du sous degré du degré nerveux qui est le principe vital du degré nervo-physique. Je soutiens aussi que la perte du vrai corps physique ou glorieux, qui laisse le corps nervo-physique dépouillé de son enveloppement extérieur et protecteur, non seulement assujettit l'homme, dans sa condition actuelle, aux attaques d'ennemis extérieurs, mais favorise l'échappée des azeols sustentateurs avant qu'ils soient assimilés en vitalisateurs du sang nervo-physique, les rendant ainsi insuffisants pour cet objet, et nécessitant un renouvellement

(1) Traduction approximative: Ethal

très fréquent, ce que j'ai prouvé par la circonstance suivante : J'avais pu évoluer l'aura d'un de nos néophytes qui était en affinité avec moi et qui avait été confié à ma charge, même avant que sa mère le sevrat. Pour son propre bien être, aussi bien que pour l'acquisition de connaissance pratique, je développai son aura de sorte qu'elle remplaçait autant que possible le vrai corps physique ou glorieux, et je pus constater que quoiqu'il fut sustenté en tous rapports comme l'étaient ses conéophytes il avait besoin du renouvellement de sustentation de moins en moins fréquemment, à mesure que son aura se perfectionnait, de sorte que ceux à qui je démontrai ce fait en furent étonnés. De même, beaucoup des Illuminés dont la véracité n'est pas douteuse, parce qu'ils cherchaient simplement la connaissance par l'amour de la connaissance, ont constaté à des époques variées que les hommes qui sous certaines conditions extrêmement rares se vêtirent du corps glorieux, se sont habituellement et naturellement abstenus de nourriture et de boissons pendant quarante jours et quarante nuits, et cela non pas parce qu'ils se sustentaient d'une manière différente de celle des autres Illuminés, mais parce que le sang nervo-physique avait pu retenir l'Azeol, qui, sauf dans l'enveloppement aurique ou par le revêtement du corps glorieux (ce qui est beaucoup mieux) était perdu par diffusion.

C'est sans doute à cause de quelques légendes du passé à l'égard de l'empêchement d'une telle diffusion, que les femmes de certains peuples baignent et frottent leurs enfants avec de l'huile ou avec un liquide préparé avec des gommes, et que certaines gens avant de boire du jus des raisins très mûrs, dans lesquels se trouve l'or assimilable, font usage d'ingestions d'huile douce, afin que l'Azeol précieux ne s'échappe pas avant qu'il soit assimilable par le sang.

Voici que moi, Bara, je vous montre *un mystère* (*c'est-à-dire ce qui n'est pas dans la portée de votre normale conception*).

Le perfectionnement dans les Occultismes dépend de la mise en forme permanente des forces manifestées du Sans Forme.

Le perfectionnement dans les Pathétismes dépend de la mise en forme permanente des forces occultes.

Le perfectionnement dans les Ethérismes dépend de la mise en forme permanente des forces pathétiques.

Le perfectionnement dans les Matérialismes dépend de la mise en forme permanente des forces éthériques.

Il en est de même dans l'état physique, des Matérialismes, que nous considérons maintenant spécialement, dont le perfectionnement dépend du perfectionnement de l'homme ; ce perfectionnement consiste à vêtir et à manifester de manière permanente l'être nerveux par l'être nervo-physique ; il s'agit là, bien entendu, de l'être nerveux qui est l'enveloppement permanant et la manifestation de l'âme intellectualisée et individualisée.

Selon la parole d'Ozan, l'Ethiopien : « Que celui qui veut être physicien, sache étudier les gradations de raréfactions et de densités et le vêtement qui manifeste naturellement la raréfaction terrestre par sa densité la plus proche. Ce vêtement est de valeur cosmique en proportion de sa durée.

A l'égard de la conservation de l'Azeol de la sustentation, au moyen de la conservation extérieure, Kelaouchi remarque : « La tortue, l'éléphant, etc., et certains habitants aux écailles spéciales des eaux aussi bien que certains membres du monde stationnaire qui sont spécialement protégés par la nature de leur écorce vivent à travers les siècles. Observant attentivement ces êtres qui jouissent de la prolongation de la vie tant désirée par les hommes qui comprennent la valeur de la vie intégrale, je cherchai diligemment comment le mieux fournir à l'homme, au moins partiellement, les conditions propres à la conservation de l'azeol sustentateur, et après bien des expériences, je trouvai qu'un tel moyen pouvait s'obtenir par l'application, avec un doux pinceau, sur la totalité des organes digestifs (c'est-à-dire de la partie inférieure de la gorge à la partie inférieure des intestins, de manière que les intestins, l'estomac et le foie fussent entièrement couverts comme d'un vernis), de parties égales de teinture de benjoin préparée avec du musc et de teinture d'ambre préparée avec l'essence de rose. Le vêtement intérieur qui couvrait le vernis était de soie non filée, tisssée à la main, de sorte qu'il soit élastique. Je trouvai que cette mixture renouvelée aussi souvent qu'il était nécessaire donnait de la vigueur aussi aux organes qu'elle couvrait ; mais si cette accroissance de vigueur était le résultat de la mixture même ou de la conservation de l'azeol, je l'ignore.

Or, la conservation de l'azeol est essentielle non seulement en elle-même, mais parce que l'azeol contient ce qui est capable de soutenir tout spécialement le sous-degré du degré d'être nerveux, ce qui est de première importance, parce que ce sous-degré est l'intermédiaire naturel entre les sous-degrés plus raréfiés du degré nerveux et le degré nervo-physique, *et le gaspillage de l'azeol et par conséquent le manque de sustentation convenable du sous-degré du degré nerveux, qui est le véhicule de la vitalité nerveuse pour le degré nervo-physique est une des principales causes de l'affaiblissement physique* et d'une finale dissociation de l'être nerveux qui est sa vie. Il est un autre effet délétère dont la cause est intimement aliée à la cause précédente : le graduel affaiblissement de l'existence nervo-physique, et le surmenage par le poids non naturel résultant de la méthode actuelle de sustentation, d'où la charge et l'effet malsain, et partant délétère, de ce fardeau, qu'est le contenu fermentant de l'estomac volumineux. Le foie volumineux avec ses cinq livres normales quotidiennes de secrétion de bile et la vesicule du fiel, le pancréas avec ses sécrétions fluidiques, la rate

dont l'office spécial est de trouver et de transporter la sustentation propre au bien-être des globules blancs du sang imparfaitement sustentés et qui, à leur accroissement anormal, deviennent agrandis et affaiblis par le surmenage, la longueur d'environ trente bras de tube intestinal gros et moins gros, le long duquel la nourriture non assimilable passe, devenant graduellement de plus en plus pernicieuse, comme elle descend, forment un fardeau perpétuel et dégoûtant.

Vraie est la fable d'Artiz de Hellas. « Autrefois les dieux du ciel inférieur regardèrent d'en haut un homme que sa lumière intellectuelle rendait visible, et quand ils le virent se mouvoir lentement et lourdement ils demandèrent à un génie : « Comment est cela ? Nous avons entendu dire que les bêtes de somme chancellent et se meuvent avec difficulté sous les lourds fardeaux dont l'homme les charge, mais ces chancelants et lourds marcheurs humains ne portent aucun fardeau. »

— Vous vous trompez, répliqua le génie, il porte un fardeau auquel personne n'échappe, depuis le berceau jusqu'au tombeau, le fardeau et les débris de sa propre nourriture.

(A suivre.)

UN COIN DU VOILE

(*Suite*)

—

A travers les harmonies si mélodieuses, vint comme un doux refrain le mot « à jamais .... Mère, mère », puis bercé par le refrain, je m'endormis d'un sommeil qui fut pour moi sans rêve, puisque je n'en ai aucun souvenir.



La première chose dont j'eus conscience, fut un son sourd qui, pour ainsi dire, luttait avec les mélodies et rendit vague et indistinct leur doux et précieux refrain. En même temps, je devenais conscient de mes membres à demi refroidis et d'une chaleur brûlante qui semblait battre à travers mes tempes. Me trouvant dans une nouvelle couche, ma première pensée fut que j'avais été capturé par l'homme et la femme dont j'avais entendu les paroles, et amené à mon ancienne demeure, le galetas misérable. Mais à mon étonnement, je m'aperçus que le lit se balançait et se mouvait et que le son que j'entendais était la houle des eaux. Avec un grand effort, je me levai et regardai autour de moi : de l'eau, de l'eau... partout de l'eau, et au-dessus du vaisseau, le bleu profond du ciel et la lune ronde et blanche qui jetait sa lumière froide et claire sur les eaux doucement soulevées et sur la ligne d'écume blanche et houleuse à l'endroit où les eaux se brisaient contre un rebord de rochers, qui bornait une petite île rocheuse.

Graduellement, la vérité m'apparut : j'étais abandonné sur la mer, et avec cette certitude vint la conviction que cette œuvre était celle de celui qui m'avait abandonné dans la forêt d'autrefois.

Comme je comprenais la triste vérité, et que je regardais le vaste cercle d'un horizon où la mer et le ciel paraissaient se mélanger, un cercle rompu seulement par les rochers contre lesquels sautait la mer, un sentiment indescriptible de désolation mélangé de ce calme profond, mais sans crainte, qui pénètre certaines natures lorsqu'elles se trouvent au bord de l'inconnu, m'envahit.

Comme le premier faible éclat de l'aube se lève doucement sur l'horizon de l'ouest, un ancien et cependant toujours poignant sentiment de souffrance à laquelle j'étais accoutumé depuis mes premiers souvenirs m'assaillit ; celui de la douleur ron-

geante, écœurante de la faim. Lorsque le soleil monta dans le ciel d'azur, les douleurs de la faim s'accrurent et il s'y ajouta une douleur bien pire dont je ne connaissais rien : la soif. Le simple et rude canot dérivait en avant, en avant, emporté par la marée dans l'immensité des eaux, comme le groupe de rochers qui semblaient reculer et qui bientôt furent perdus en portait l'effrayant témoignage.

Qui, sauf ceux qui les ont éprouvés, peut concevoir l'agonie de la faim mélangée à celle d'un isolement complet, d'une désolation entière où les secondes sont comme des heures et où il ne reste rien, sauf cet espoir inné qui n'expire qu'avec la conscience de la vie. Comme le soleil s'abaissait en inondant les eaux de cramoisi, subitement la pensée me pénétra que j'étais abandonné sur une mer de sang et, poussant un cri de terreur que je sentis être l'effet du délire qui s'approchait, je me jetai sur les rudes planches qui formaient le fond du canot et cachai ma figure dans mes mains pour me cacher la mer de sang. Après quelque temps, je devins conscient que je n'étais pas seul, que quelque chose voyageait avec moi en suivant le canot : me levant avec précaution, je vis que la chose était un requin blanc dont la tête grande, et pour moi hideuse, sortait des eaux, et dont les yeux malicieux rencontrèrent les miens. La connaissance qu'il me convoitait comme son repas du soir compléta ma peine et la raison m'abandonna. Alors tout changea étrangement, merveilleusement. Je flottais au-dessus de mon corps immobile ; je regardais d'en haut avec pitié sa figure attristée, défigurée par la terreur, et ses membres immobiles ; je vis la mer, le canot, le requin qui le suivait ; dans une brume de couleur cramoisie foncée, qui paraissait presque noire, et dans le lointain, je voyais un navire de même teinte foncée : au milieu se trouvait un ovale de lumière saphirine ; je voyais de nombreux êtres en forme humaine non pas aussi sombres et vagues qu'étaient les objets plus denses de mon entourage, mais *je les voyais clairement, vivement comme je n'avais vu avant aucun objet, sauf en rêve ; et chaque forme était vêtue d'une aura de carmin qui, en entrant dans la radiance saphirine, devenait claire et radiante comme un objet qui passe de l'ombre dans la clarté solaire.* Comme je regardais la scène avec un intérêt intense, conscient que j'étais de la nature de ces êtres et même de ce qu'ils étaient, et conscient aussi qu'ils étaient inconscients de tous les corps plus denses qui étaient leur juste et naturelle habitation, toutes autres pensées se perdirent en une sollicitude intense pour la préservation et le bien-être de la forme à figure blanche immobile, pitoyable qui gisait au fond du canot, au-dessous de moi, et tout mon désir et mon vouloir furent concentrés vers lui comme des rayons solaires qui traversent une lentille, sont concentrés vers leur foyer : mais une ligne d'apparent néant, tel un ovale visqueux entourait l'aura de

cramoisi foncé, une ligne qui rendait impuissants tous mes efforts pour rentrer dans mon ancienne habitation. Et comme la clarté solaire s'approfondit en la nuit, j'étais tristement conscient qu'elle me devenait de moins en moins sentientable à mesure que croissait le nombre des êtres aurisés de carmin qui entraient dans la radiance saphirine qui s'étendait sur les eaux, et qui me devenaient de plus en plus clairement sentientable. Alors je vis la pleine lune se lever, la lune dont les rayons étaient pleins d'êtres en forme humaine semblables à moi en nature et en densité, mais je ne ressentis aucune sorte d'étonnement et même l'intérêt s'évanouit devant mon désir intense de retenir la connaissance de la localité de mon corps ; mais comme ces êtres de la clarté lunaire commençaient à se presser autour de moi, la grande majorité d'un air supplicateur, je devenais graduellement pour ainsi dire douloureusement divisé entre mon souci pour eux et le souci de mon habitation ; avec la conscience de cette division vint celle de la faiblesse, de l'impuissance et de l'incertitude, et je commençai à sentienter une certaine défaillance et un égarement de l'intelligence qui me rappelèrent la souffrance que j'avais sentie dans le degré plus dense de mon être, pour la restauration duquel j'avais soupiré si ardemment : et avec cette sentientation vint la conscience que des êtres hostiles se mélangeaient aux suppliants, que ma position était une position dangereuse et que le danger le plus imminent était celui de la perte de mon degré d'être actuellement sentienté le plus dense. Alors graduellement je vis se former autour de moi la sombre ligne de division qui est comme un vide ; une horreur de peur subite et terrible m'accabla et je m'écriai à haute voix : « Sauvez-moi, sauvez-moi ; n'y a-t-il pour moi aucun aide ? Sauvez-moi, oh ! sauvez-moi. »

Alors, au comble de mon horreur et de mon désespoir, vint le chant d'une voix de femme : « Leur chemin est dans la mer, « leurs sentiers dans les eaux profondes, leurs pas ne sont pas « connus. »

Au son de cette voix qui était douce comme de la musique sur les eaux, un calme m'envahit et l'heure de crainte et de désespoir disparut comme des brumes du matin devant le soleil... je perdis connaissance.

***

Tenez-vous tranquille ; n'essayez pas de parler, de penser. Vous êtes en sûreté, mais très fatigué ; buvez ceci.

Celui qui parlait ainsi en se penchant sur moi, et tendant à mes lèvres entr'ouvertes une coupe à demi remplie d'un cordial doux et narcotique, était un homme dans la fleur de la vie, d'un beau visage grave jusqu'à la tristesse ; il était vêtu d'un vêtement ample et grossier, et coiffé d'une calotte carrée de

feutre sombre. Ses yeux d'azur foncé lorsqu'ils rencontrèrent les miens, m'inspirèrent repos, réconfort, confiance. Sitôt que j'eus vidé le calice, je m'endormis, d'un sommeil que les paroles de mon sauveur « pendant votre repos, je ne vous quitterai pas », rendirent calme et heureux.

***

— Vous avez passé trois ans parmi nous, et la solitude de la forêt occidentale dont le centre reste encore, a été envahie ; et maintenant mon enfant, le temps est venu où le chemin de votre vie se partage devant vous en deux sentiers qui vous conduiront dans les directions opposées, et entre lesquels vous êtes libre de choisir. Si celui qui vous donna l'être était sur la terre comme homme, nous dirions : « Premièrement, allez à lui, et sous son soin et protection apprenez à comprendre les hommes et les choses tels qu'ils sont actuellement. Mais ce qui reste de son tabernacle terrestre repose dans un pays lointain et vous laisse isolé, puisque la mère qui vous enfanta n'est pour vous ni repos, ni guide hiérarchique ou gardien. »

Ainsi parlait le chef Indien occidental qui m'avait sauvé, et qui avait été depuis le temps où il veillait sur moi pendant mon sommeil, comme un fidèle gardien, comme un sage conseiller, comme un tendre père.

— Souffrez que je demeure avec vous, répondis-je, mon désir est que là où vous êtes je sois aussi : Ne suis-je pas comme votre propre fils ?

— En vérité, et c'est pour cette raison que je désire si ardemment votre plus haut bien-être, votre plus grand bien. Il est juste avant que vous preniez une si importante décision, que vous sachiez que votre père a laissé à son fils, s'il vit encore, la totalité de ses vastes possessions, qui restent à la charge des exécuteurs (l'un d'eux est le curé du village où votre mère vous laissa) et que si vous n'êtes pas retrouvé, le produit des propriétés s'accumulera jusqu'à cent ans, ce qu'on suppose être l'étendue la plus éloignée probable de votre vie. Nous, comme vos tuteurs, avons pris toutes les mesures pour prouver votre identité. Si donc vous retournez en Europe, ce ne sera pas comme une épave, mais comme un devant qui s'ouvrent toutes les jouissances et toute la considération qui s'offrent aux jeunes gens que la nature et la fortune ont beaucoup favorisés.

— Vos peuples sont mes peuples, votre Dieu mon Dieu.

— Par un triple droit, vous êtes libre d'être avec nous et des nôtres si vous le désirez, par le droit d'affinité pathétique et intellectuelle, par celui de votre libre arbitre et désir et par celui du sang qui coule dans vos veines, libre d'être avec nous, jusqu'au temps de votre majorité.

— Et alors ?

— Alors... puisqu'à cette époque nous ne savons pas avec certitude ce qu'un jour peut produire, comment pouvons-nous savoir ce qui peut être six ans plus tard.

Voyant que la pensée de nous séparer me faisait mal, il continua :

— Le devoir partout et dans toutes les circonstances conduit vers notre perfectionnement par le chemin droit : jusqu'à votre majorité vous n'avez aucune responsabilité, dans votre home ancestral, parce que vous n'y avez aucune autorité. Dans le temps d'attente, vous pouvez choisir de rester avec nous, où nous sommes, et de vous évoluer de telle façon que vous puissiez acquérir la vitalité, l'intelligence et la puissance essentielles à l'utilité. En six ans, vous pourrez avec de la bonne volonté et un désir immuable, monter une à une les gradations ; et vous pouvez aller au monde Europeen, non pas comme un néophyte, mais comme un Initié. Je vous ai parlé ainsi, mon enfant, parce que trois jours encore restent avant qu'il soit essentiel, en raison de certains signes célestes, que vous choisissiez définitivement votre chemin ; et il est bon que pendant ce temps, vous réfléchissiez sur les mots que je vous dis.

J'écoutais affectueusement, révérencieusement ; et il continua :

— Dans le triste état actuel de l'humanité, la connaissance est non seulement la puissance, mais la douleur ; douleur parce que tandis que ceux qui voguent sur la surface de la vie, ne comprennent que faiblement, qu'obscurément, ceux qui plongent dans les profondeurs la sentientent telle qu'elle est ; et par conséquent, la profondeur à laquelle ils arrivent est la mesure non seulement de leur puissance et de leur utilité, mais de leur douleur, parce que comme par l'évolution individuelle ils deviennent de plus en plus pleinement uns avec l'Illumination qui est en eux et qui est une, non seulement ils sentientent, mais partagent les douleurs de l'humanité intégrale qui précèdent le matin de l'aube du jour de l'individualisation de l'intelligence au moyen de la vie, ce qui est la plus sublime de toutes les traversées de la lumière vers la plus pleine lumière. Ainsi le titre d'Illuminé ou Initié est synonyme de celui « d'homme de douleurs. »

(A Suivre)

Le gérant, LEMERLE.

Saint-Amand (Cher). — Imp. Em. Pivoteau & Fils

